

*De la
prison
à la
louange*

Merlin Carother

De *la Prison* à *la Louange*



Editions FOI et VICTOIRE

© 1972

Originally published in English under the title : Prison to Praise

Published by Logos International, Plainfield, NJ 07060, USA

All rights reserved.

Version française © 1974, Editions FOI ET VICTOIRE

1 ^{ère} édition : 1974	10.000
2 ^{ème} édition : mai 1975	15.000 (revue)
3 ^{ème} édition : décembre 1975	10.000
4 ^{ème} édition : avril 1976	10.000
5 ^{ème} édition : décembre 1976	10.000
6 ^{ème} édition : janvier 1978	10.000
7 ^{ème} édition : février 1981	5.000
8 ^{ème} édition : 1982	9.000
9 ^{ème} édition : 1984	8.000
10 ^{ème} édition : 1985	10.000
11 ^{ème} édition : 1986	10.000
12 ^{ème} édition : 1988	10.000
13 ^{ème} édition : 1990	10.000
14 ^{ème} édition : 1992	13.000
15 ^{ème} édition : mai 1995	11.000
16 ^{ème} édition : octobre 1997	10.000
17 ^{ème} édition : avril 2000	10.000
18 ^{ème} édition : août 2002	10.000
19 ^{ème} édition : janvier 2005	10.000
20 ^{ème} édition : novembre 2007	10.000
21 ^{ème} édition : octobre 2011	10.000
22 ^{ème} édition : mai 2018	5.000

De la prison à la louange

par le Lieutenant-Colonel Aumônier
Merlin Carothers

Soyez toujours joyeux,
Priez sans cesse,
Et dites merci en toutes choses
Car c'est là ce que Dieu veut pour vous
En Jésus-Christ.

1 Thessaloniens 5.16-18

Prisonnier



Je sentis une froideur métallique sur mon poignet gauche et une voix rude heurta mes oreilles :

— Nous sommes du F.B.I. Vous êtes en état d'arrestation.

Je me reposais sur le siège arrière de la voiture, la fenêtre ouverte, le bras gauche pendant au dehors. La voiture était volée, et j'étais déserteur.

Cela m'était égal d'être déserteur. C'était plutôt le fait d'avoir été pincé qui blessait mon orgueil. Je m'étais toujours considéré comme capable de faire ce que j'avais décidé et de m'en sortir à bon compte — et voilà que j'allais devoir subir l'humiliation de la prison, faire la queue pour une misérable pitance froide, pour retrouver ensuite ma cellule solitaire et son lit dur, sans rien d'autre à faire que de fixer le mur en me demandant comment j'avais été assez stupide pour me mettre dans un tel pétrin.

Depuis l'âge de douze ans, j'avais mené une vie assez indépendante : mon père était mort subitement, laissant ma mère seule avec trois garçons à élever. Mes frères avaient respectivement un et sept ans. Pour arriver à nous faire vivre, ma mère faisait des lessives et touchait des allocations de secours. Elle nous parlait toujours de papa qui était au ciel et de Dieu qui prendrait soin de

nous ; mais, entier comme on l'est à douze ans, j'étais en pleine révolte contre un Dieu capable de nous traiter ainsi.

Après l'école, je portais des journaux jusqu'au soir tard. Bien décidé à faire mon chemin dans la vie, je voulais en retirer le maximum. J'avais le pressentiment que j'y arriverais. Je voulais m'emparer avidement de tout ce qu'elle pouvait m'offrir.

Lorsque ma mère se remaria, j'allai vivre chez de vieux amis de mon père. Je suivis l'école secondaire, mais sans jamais cesser de travailler le soir et durant toutes les vacances : comme emballeur, comme commis, comme linotypiste et, durant un été, comme bûcheron en Pennsylvanie.

Je commençai l'université, mais, à court d'argent, il me fallut reprendre du travail. Cette fois, je trouvai une place de lamineur aux aciéries B&W. Un travail pas très agréable, mais qui me maintenait en excellente forme physique. Pour rester en tête de course dans la vie, il faut, entre autres, une bonne forme physique — et en aucun cas je ne voulais perdre cette course.



Je n'avais jamais désiré m'engager dans l'armée : je voulais partir en mer avec la marine marchande. C'était ce que j'avais trouvé de plus glorieux pour participer à la seconde guerre mondiale.

Pour entrer dans la marine marchande, il me fallait être reclassé avec un maximum de points par le comité de recrutement qui m'avait accordé un sursis pour

aller à l'université. Mais avant que j'aie réussi à entrer dans la marine marchande, l'armée m'enrôla. On me dit que je pouvais me porter volontaire pour la Marine, ce que j'acceptai, mais un incident bizarre me fit rater le test de la vue : par inadvertance, je me trompai de ligne en lisant les lettres du tableau. Ainsi, malgré tous mes efforts, j'aboutis sur la base d'entraînement de Fort Mc Clellan en Alabama.

Je m'ennuyais mortellement. L'entraînement me paraissait de l'enfantillage. Comme j'avais le goût de l'aventure, je me portai volontaire pour l'entraînement de parachutistes à Fort Benning, en Géorgie.

Avec mon caractère foncièrement rebelle, mon plus grand problème était toujours celui de mes rapports avec mes supérieurs. Ils me repéraient chaque fois, malgré tous mes efforts pour ne pas me faire remarquer. Un jour, au cours de l'entraînement physique sur une piste de sciure, je crachai à terre sans réfléchir. Le sergent me vit et se précipita sur moi comme un taureau en furie : « Ramassez ça dans la bouche et portez-le hors du terrain ! » hurla-t-il. « Il veut rire ! » pensai-je. Mais sa figure écarlate de colère me montra qu'il ne plaisantait nullement. Humilié et frémissant de rage impuissante, il me fallut ramasser le crachat — avec une bouchée de sciure — et le porter « hors du terrain ».

Mais l'humiliation fut bientôt largement compensée par l'instant exaltant où, pour la première fois, on nous donna l'occasion de sauter d'un avion en vol. Ça, c'était vivre ! C'était à ce genre de sensations que j'aspirais. Des ordres brefs, au milieu du vrombissement du

moteur : « Prêt !... Debout !... Crochez !... A la porte !... SAUTEZ ! »

Au contact de l'air, on se sent comme une feuille morte soufflée par le vent, et lorsque le parachute s'ouvre et que la corde se tend brusquement, il se produit une secousse à vous briser les os : on a l'impression d'être heurté de plein fouet par un camion de dix tonnes.

Puis, lorsque le cerveau s'éclaircit, on se trouve dans un merveilleux monde de silence ; au-dessus, le parachute déployé se balance comme une immense coupole de soie blanche.

Enfin, j'étais parachutiste, avec l'honneur tant convoité de porter les prestigieuses bottes de saut.

Toutefois, il me fallait encore plus de sensations fortes, et je me portai volontaire pour un cours de sabotage. Je voulais participer à la guerre, au front, en première ligne. « Plus cela chauffera, mieux cela vaudra ! » me disais-je.

Après le cours de sabotage, je rejoignis Fort Benning pour attendre l'ordre de partir outre-mer. On me mit de garde à la prison, puis à la cuisine... ce n'était pas précisément grisant ! La patience n'était pas mon fort. A l'allure où progressait l'armée, je me voyais déjà manquer tout le plaisir escompté et frotter des casseroles jusqu'à la fin de la guerre !

Je ne pouvais plus rester à ne rien faire. Avec un camarade, nous décidâmes de tenter notre chance.



Un jour, nous sortons du camp à pied, comme si de rien n'était. Nous volons une voiture et partons droit devant nous. Pour échapper aux recherches éventuelles, nous abandonnons le véhicule et nous en volons un autre. Finalement, nous aboutissons à Pittsburgh, en Pennsylvanie. Là, comme nous n'avons plus d'argent, nous décidons de faire un hold-up.

J'ai le revolver et mon camarade attend dans la voiture. Nous choisissons un magasin qui paraît être une proie facile. Mon plan est d'arracher d'abord les fils du téléphone afin que personne ne puisse appeler la police, mais j'ai beau tirer, ils refusent obstinément de céder. Je rage. J'ai mon arme en poche, la caisse enregistreuse est pleine d'argent, mais la ligne d'alerte résiste. Je ne vais tout de même pas risquer un désastre.

Je reviens à la voiture pour en parler à mon camarade ; nous sommes assis sur la banquette arrière, bavardant et mangeant des pommes vertes, — lorsque tout à coup le long bras de la loi nous atteint. Nous ne savions pas que l'alarme avait été donnée dans six états et que le F.B.I. était sur nos talons.

Notre recherche de l'aventure se terminait par un fiasco lamentable : j'étais de retour à Fort Benning dans la prison dont j'étais le gardien quelques mois auparavant. On me condamna à six mois d'emprisonnement. Immédiatement, je fis une demande d'affectation aux troupes d'Europe.

Mes compagnons de prison se moquaient de moi : « Tu n'aurais pas déserté si tu avais voulu être envoyé au front ! » Mais je persistais à soutenir que j'avais

déserté parce que je m'ennuyais mortellement à attendre de partir.

Enfin ma cause fut entendue. On m'affecta aux troupes d'outre-mer, et l'on me conduisit « sous escorte » au Camp Kilmer dans le New Jersey, où je fus mis aux arrêts en attendant d'être embarqué pour l'Europe.

Enfin en route !... Presque, du moins : voilà que la veille du départ de notre bateau, on m'appelle au bureau du commandant, où l'on m'apprend que je ne pourrai pas partir avec les autres hommes. « Le F.B.I. s'y oppose ; il exige votre renvoi à Pittsburgh. »



Une fois de plus, je sentis l'acier froid des menottes et, sous bonne garde, je retournai à Pittsburgh. Là un juge sévère lut l'accusation. « Coupable ou non coupable, que plaidez-vous ? »

Ma mère était là, et ses yeux pleins de larmes me mettaient mal à l'aise. Je ne regrettais pas ce que j'avais fait, non. Mais je voulais sortir de là pour vivre une vie d'aventures, et le plus tôt serait le mieux.

« Coupable, Monsieur le Juge ! » J'avais été pris sur le fait, et d'ailleurs, j'avais décidé que ce serait la dernière fois. J'apprendrais les trucs, et à l'avenir, je m'arrangerais pour ne plus me faire pincer.

Le procureur raconta en détail ma vie passée au juge, qui demanda aux jurés leur préavis.

— Votre Honneur, nous recommandons l'indulgence.

— Que souhaitez-vous, soldat ? me demanda alors le juge.

— Retourner à l'armée et aller à la guerre !

— Je vous condamne à cinq ans de détention au pénitencier fédéral.

Le choc n'aurait pas été plus violent si j'avais reçu une tonne de briques sur la tête. J'avais dix-neuf ans, j'en aurais vingt-quatre en sortant de prison. Toute ma vie s'écroulait.

— Toutefois, je vous accorde le sursis. Et pour l'instant, on vous renverra à l'armée, ajouta-t-il.

Sauté, Dieu merci ! En moins d'une heure, je fus libéré. Mais, auparavant, le procureur me donna un sévère avertissement : si je quittais l'armée avant cinq ans, je devais faire un rapport à son bureau.

Enfin libre ! Je retournai à Fort Dix, New Jersey, où je reçus une nouvelle tonne de briques sur la tête : après avoir regardé mes papiers, on m'envoya purger mes six mois de prison ferme pour désertion !

Arrivé là, je n'avais plus qu'une pensée en tête : aller à la guerre ou en finir. Je recommençai mes démarches pour partir en Europe avec un bateau, harcelant le commandant, tant et si bien qu'au bout de quatre mois, on me libéra. Je fus bientôt en route à travers l'Atlantique à bord du « Mauretania ».



Nous étions entassés dans la cale sur six rangs de couchettes superposées, et par chance on m'en avait

attribué une tout en haut. J'échappais ainsi aux averses de vomissements qui arrosaient périodiquement les couchettes inférieures.

Cela ne m'aurait guère touché, d'ailleurs, tant je frémissais de plaisir à l'idée d'être en route, et je ne perdais pas mon temps. J'étais décidé à tirer de la guerre le plus de jouissance et de profit possible. Au cours de mon emprisonnement, j'avais acquis un talent qui me rendait bien service maintenant : j'étais devenu habile au jeu, et les jours et les nuits de notre traversée étaient occupés par ce précieux passe-temps. J'accumulais une somme rondelette, et la seule chose qui me rappela le but de notre voyage fut une brève rencontre avec un sous-marin allemand qui essaya de nous couler. Il nous manqua.

En Angleterre, des trains nous conduisirent au bord de la Manche, d'où de petits bateaux nous firent passer les eaux démontées de la mer. Il pleuvait des hallebardes. Arrivés à portée de la côte française, nous dûmes sauter à l'eau, qui nous montait jusqu'à la taille, et patauger jusqu'à la berge.

Sur la plage, il nous fallut faire la queue dans nos vêtements trempés pour recevoir notre ration froide, puis en toute hâte prendre un train en direction de l'est. Après avoir traversé la France sans nous arrêter, on nous transborda sur des camions jusqu'en Belgique, où nous arrivâmes juste à temps pour l'offensive des Ardennes avec la 82^{ème} division aéroportée.



Lors de mon premier jour de combat, le commandant vit sur mon état de service que j'étais expert en sabotage, et me chargea de fabriquer de petites bombes avec des explosifs au plastic. La pile d'explosifs avait environ un mètre de haut ; je m'assis sur un tronc et me mis au travail.

Un autre soldat se joignit à moi ; il y avait plusieurs mois qu'il faisait partie de cette unité. Pendant qu'il me racontait ses expériences, je regardais du côté du champ de bataille : des explosions d'artillerie se rapprochaient de notre position. Du coin de l'œil, je surveillais l'autre soldat, me demandant quand il donnerait le signal de se mettre à couvert. Il avait de l'expérience et je n'étais qu'un bleu, je ne voulais pas avoir l'air d'être un froussard.

Les explosions se rapprochaient de plus en plus et ma crainte augmentait. Si l'un de ces obus nous touchait... notre pile d'explosifs ne laisserait qu'un cratère géant.

Mon compagnon restait paisiblement assis, sans prêter aucune attention à l'artillerie. J'avais une envie désespérée de me mettre à couvert, mais je n'allais tout de même pas me montrer poltron. Enfin, les explosions s'éloignèrent... Nous étions saufs !

Deux jours plus tard, je découvris pourquoi l'autre soldat était resté si impassible. Nous traversions ensemble une forêt bourrée de mines. J'examinais soigneusement le sentier pour détecter la moindre trace de ces pièges si traîtres et les éviter, mais mon compagnon ne regardait absolument pas où il marchait. Je finis par lui dire :

— Pourquoi ne fais-tu pas attention aux mines ?

— Tout ce que j'espère, c'est d'en toucher une ! fit-il. J'en ai marre de cette sale guerre. Je n'ai qu'une envie, c'est d'en finir.

Depuis ce jour-là, je me tins toujours à distance respectueuse de lui.



A la fin de la guerre, je partis avec le 508^{ème} régiment aéroporté à Francfort en Allemagne pour servir dans la garde du corps du commandant en chef de l'armée, le général Dwight D. Eisenhower.

J'aurais aimé participer davantage au combat, mais notre butin de guerre n'était pas si mauvais : nous vivions dans des appartements luxueux qui avaient appartenu à l'état-major allemand.

Dans ma recherche de sensationnel et d'émotions fortes, je faillis en avoir une fois plus que je ne le désirais. On nous avait embarqués dans des avions pour un parachutage. C'était un exercice de routine, mais on nous avait dit que l'actrice de cinéma Marlène Dietrich serait sur le terrain pour assister aux sauts. Nous espérions tous atterrir dans ses parages !

Sitôt hors de l'avion, je scrutai le sol pour tenter de localiser « la dame aux belles jambes ». Soudain, un rugissement de moteur d'avion juste au-dessus de moi... Tout autour, des cris terribles qui déchiraient l'air...

Alors que plusieurs centaines de parachutistes étaient en l'air, un avion, déséquilibré par l'un de ses moteurs en panne, plongeait droit sur nous. Les hommes,

leur parachute coupé par l'avion en détresse, s'écrasaient au sol, près de l'endroit où se trouvait Marlène Dietrich. Mon parachute était intact. Lorsque j'arrivai au sol, il y avait des cadavres partout et l'avion était en flammes.



A Francfort, j'avais beaucoup de temps libre. D'après moi, se donner du bon temps, c'était absorber une quantité considérable de boisson. Il m'arrivait parfois d'être ivre-mort, au point de ne plus savoir ce que je faisais, et le lendemain, d'autres soldats me racontaient mes folies. Une fois, je m'étais étendu de tout mon long dans un tram allemand, défiant quiconque d'oser m'enjamber. Les autres soldats, trouvant l'incident désopilant, hurlaient de rire. Il ne me vint jamais à l'esprit que mon comportement ne contribuait probablement guère à relever aux yeux des gens le visage de l'armée américaine.

Je découvris que le marché noir était une source de profit plus rapide et plus sûre que le jeu. Je me mis à acheter des cigarettes aux autres soldats pour dix dollars la cartouche. Avec une valise bien remplie, je me rendais aux quartiers de la ville où se faisait le marché noir, et là je revendais mes cigarettes pour cent dollars la cartouche. A cet endroit, il y avait souvent des agressions, des rixes et des meurtres, mais je ne m'en faisais pas ; dans ma poche, j'avais la main sur un révolver de calibre 45 chargé.

Bientôt, ma valise fut pleine de billets de dix dollars en monnaie militaire appelée « scrip ». Le seul problème était de trouver le moyen d'envoyer cet argent aux Etats-Unis. Un contrôle serré empêchait les soldats d'envoyer ne fût-ce qu'un dollar de plus que le montant de leur solde. Je passais des nuits entières à chercher par quelle astuce je pourrais déjouer le contrôle.

Au bureau des postes, j'observai les hommes qui faisaient la queue pour convertir leur solde mensuelle en mandat. Chacun devait présenter sa fiche de paie en indiquant le montant exact de ce qui lui avait été versé. Je repérai un homme qui tenait une pile de ces cartes et un sac d'argent ; il était accompagné d'un garde armé.

C'était le commis de la compagnie, qui recevait des mandats pour tous ses hommes. Je réalisai soudain que tout ce dont j'avais besoin, c'était une pile de fiches de paie !

Ayant pris contact avec le préposé aux finances de notre unité, je ne tardai pas à apprendre qu'il serait disposé à me fournir lesdites fiches de paie, moyennant cinq dollars la pièce. Marché conclu !

Je me constituai donc moi-même commis de ma propre compagnie privée ! Avec l'argent et les cartes, j'allais au bureau de poste, où on me donnait les mandats sans difficulté.

Cette astuce me valut encore d'autres occasions d'amasser de ce « scrip ». J'appris que des hommes venant de Berlin étaient disposés à donner mille dollars en « scrip » pour cent dollars en argent ordinaire. J'acceptai obligeamment — et avec joie — de leur rendre ce service : ensuite, je n'avais plus qu'à convertir en mandats

les neuf cents dollars gagnés et à les expédier. J'étais en train de faire fortune !

L'armée annonça sa décision d'envoyer quelques hommes dans des universités d'Europe. Je passai avec succès les examens de sélection et fus envoyé à l'université de Bristol en Angleterre. Les cours que je suivais présentaient beaucoup moins d'intérêt que le fait d'être entouré de jeunes filles parlant anglais. Je ne tardai pas à rencontrer une blonde pétulante nommée Sadie, pleine d'humour, dont je tombai éperdument amoureux. Deux mois plus tard, nous étions mariés ; nous passâmes ensemble exactement trente jours merveilleux avant mon retour en Allemagne. Sadie resta en Angleterre avec d'autres épouses de guerre, en attendant un vol pour l'Amérique.

J'arrivai aux Etats-Unis environ six mois avant ma jeune femme. Quelle épreuve de patience en attendant qu'elle me rejoigne !

Je reçus le papier longtemps convoité attestant que j'étais maintenant civil. Libre ! Je n'avais plus la moindre envie de revoir une caserne de l'intérieur. Les poches pleines, je voyais l'avenir en rose !

Il me restait encore à échanger ma valise de mandats contre de beaux billets verts. Je ne pouvais décemment pas aller au bureau de poste de ma ville d'Ellwood City en Pennsylvanie et verser mes mandats en vrac sur le comptoir ! Finalement, je trouvai une solution. Un par un, je me mis à envoyer mes mandats à un bureau

de poste de New York, et bientôt l'argent commença à me revenir au compte-gouttes, lentement mais sûrement.

Mes démêlés avec la loi m'avaient appris qu'il valait mieux embrasser une profession où je puisse agir en toute sécurité, à l'abri de tous les paravents légaux possibles ! Comme j'avais toujours désiré être juriste, je fis les démarches nécessaires pour être admis dans une école de droit à Pittsburgh, en Pennsylvanie.

Libéré !



Grand-maman était une charmante vieille dame, et j'aimais beaucoup grand-papa. Toutefois, leur rendre visite était une épreuve que j'évitais autant que possible. Cela me rendait nerveux, car grand-maman trouvait toujours une occasion pour me parler de Dieu.

— Tout va bien, disais-je, ne te fais pas de souci pour moi !

Mais elle insistait :

— Tu devrais donner ta vie à Christ, Merlin.

Cela me touchait plus que je ne voulais bien l'admettre. J'avais horreur de faire de la peine à grand-maman, mais je n'avais vraiment pas le temps de m'occuper de ces histoires de religion. Je commençais tout juste à vivre !

Un dimanche soir, peu après mon retour d'Allemagne, j'allai voir mes grands-parents. Fatale erreur : ils se préparaient justement à partir pour l'église !

— Viens avec nous, Merlin, dit grand-maman. Il y a si longtemps que nous ne t'avons pas vu, cela nous ferait plaisir que tu nous accompagnes.

Je m'agitais sur ma chaise. Comment allais-je réussir à me tirer de ce guêpier sans leur faire de peine ?

— J'aimerais bien, dis-je finalement, mais il y a déjà des amis qui m'ont demandé s'ils pouvaient passer me prendre ici.

Grand-maman était déçue. Dès que cela me fut possible, je pris le téléphone et commençai à appeler toutes sortes de copains. A ma grande consternation, aucun d'eux ne pouvait passer me chercher.

L'heure de la réunion approchait, et je ne pouvais quand même pas dire à mes grands-parents : « Je n'ai tout simplement pas envie d'y aller. »

Maintenant, c'était l'heure, je n'avais plus le choix. Et nous voilà partis tous les trois.

La réunion avait lieu dans une grange, mais tout le monde avait l'air heureux. « Pauvres gens, pensai-je, ils ne connaissent rien de la vraie vie, sans quoi ils ne perdraient pas leur soirée dans une grange ! »

Le chant commença et je pris un recueil pour suivre les paroles. Il me fallait au moins avoir l'air d'être dans le coup.

Soudain, j'entendis une voix profonde qui me parlait directement à l'oreille.

— Comment... que dites-vous ? fis-je.

Je me retournai, mais il n'y avait personne. La voix reprit :

— Il faut te décider pour moi ce soir ; sinon ce sera trop tard.

Je secouai la tête et répliquai automatiquement :

— Pourquoi ça ?

— C'est ainsi !

Est-ce que je perdais la tête ? Mais la voix était réelle. C'était Dieu, et il me connaissait ! Je réalisai tout

cela dans un éclair. Pourquoi ne l'avais-je pas réalisé plus tôt ? Dieu était réel. Il était la réponse. Tout ce que j'avais cherché se trouvait en Lui. Je m'entendis murmurer :

— Oui, Seigneur, je ferai tout ce que tu voudras.

La réunion se poursuivait, mais j'étais dans un autre monde. C'était étrange, mais je savais que c'était Dieu ! A côté de moi, grand-papa était plongé dans ses pensées. Il me raconta plus tard qu'il était en train de livrer son propre combat avec Dieu. Il y avait quarante ans qu'il fumait et chiquait. Toutes ces années vouées au tabac l'avaient joliment lié ! Bien des fois, il avait essayé d'arrêter, mais il attrapait chaque fois de tels maux de tête qu'il ne tardait pas à recommencer à chiquer et à fumer de plus belle.

Maintenant, assis à côté de moi à la réunion, il prenait lui aussi un engagement : « Seigneur, si tu transformes Merlin, je cesse de chiquer et de fumer, même si je dois en mourir. »

A la fin de la réunion, grand-papa faillit attraper une attaque en me voyant m'avancer pour témoigner publiquement de la décision que j'avais prise pendant le chant. Bien des années plus tard, sur son lit de mort, grand-papa me regarda et sourit :

— Merlin, j'ai tenu la promesse que j'avais faite à Dieu.



Après ma décision, ce dimanche-là, je ne pouvais plus attendre le moment de rentrer à la maison pour lire la Bible. Je voulais connaître Dieu, et je dévorais page après

page. Un merveilleux sentiment d'enthousiasme bouillonnait en moi. C'était encore plus passionnant que de sauter en parachute ! Ce soir-là, Dieu avait pénétré profondément en moi et m'avait transformé ; j'étais devenu un être nouveau. Je me sentais au seuil d'une aventure passionnante, plus extraordinaire que tout ce que j'avais imaginé jusqu'alors. Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob était toujours vivant ! Le Dieu qui avait parlé à Moïse dans le buisson ardent, fendu les eaux de la mer Rouge et envoyé son Fils mourir sur une croix — ce même Dieu était aussi mon Père !

Tout d'un coup, je comprenais ce que mon père terrestre avait essayé de me dire. A l'âge de trente-six ans, il avait dû garder le lit pour la première fois de sa vie. Trois jours plus tard, il avait un arrêt du cœur. Le docteur lui fit une injection et le cœur se remit à battre. Mon père ouvrit les yeux et dit : « Pas nécessaire, Docteur : je vais partir maintenant ! » Il se souleva dans son lit et regarda tout autour de lui, le visage illuminé d'un éclat radieux. « Regardez, s'écria-t-il, les anges sont là ! Ils sont venus me chercher ! » Puis il retomba sur ses coussins. Il était mort.

Mon père connaissait Jésus-Christ comme son ami et son Sauveur personnel. Il était prêt à partir auprès de lui.

Maintenant, moi aussi, je me sentais prêt. Mais au moment même où je me disais cela, je pris conscience d'un malaise intérieur, comme si quelque chose rongeaient le fond de ma pensée. « Qu'est-ce qui ne va pas ? Montre-le moi, Seigneur ! »

Graduellement, ma pensée s'éclaira : l'argent ! Tout cet argent ! Il n'était pas à moi, il fallait que je le rende. Une fois cette décision prise, je poussai un soupir de soulagement. Je ne pouvais plus attendre d'être débarrassé de cet argent. C'était comme une maladie qui me rongeait, et je savais que ce sentiment persisterait jusqu'à ce que j'aie tout rendu.

Je m'adressai au bureau de poste ; les employés me dirent que cela ne les concernait pas, étant donné que les mandats n'étaient pas volés. Je pouvais en faire ce que je voulais.

Il me restait des kilos de mandats que je n'avais pas encore encaissés. Emportant ma valise à la salle de bains, je commençai à jeter mes mandats de cent dollars dans les toilettes, liasse par liasse. A chaque fois que je tirais la chasse d'eau, la joie m'envahissait davantage.

Restait encore tout l'argent que j'avais déjà touché. J'écrivis au département du Trésor pour leur dire comment je l'avais acquis. Dans leur réponse, ils me demandèrent si j'avais des preuves que cet argent avait été acquis de façon illicite. Trop tard : elles avaient déjà disparu dans les toilettes ! Je leur écrivis donc que je n'avais plus que l'argent, sans preuves. Ils m'informèrent en retour que tout ce qu'ils pouvaient faire était d'accepter cet argent pour le « Fonds de la Conscience ».

Une fois de plus, je me retrouvais pauvre. Mais j'étais prêt à perdre avec joie tout ce que je possédais pour garder cette vie nouvelle et la joie intérieure qui m'inondait.



Une seule ombre du passé subsistait. Je me rendis auprès du procureur général de Pittsburgh. Il me restait encore trois ans de condamnation avec sursis, c'est-à-dire que pendant toutes ces années, je n'étais libéré que sur parole. Cela signifiait que je devais régulièrement faire un rapport et demeurer sous la responsabilité d'un officier spécial.

Le procureur général me reçut et demanda à voir mon dossier. Il y jeta un regard et parut surpris.

— Savez-vous ce que vous avez reçu ? dit-il.

Je savais que j'avais reçu Christ, mais cela ne devait pas encore figurer dans mon dossier.

— Non, Monsieur le Procureur !

— Vous avez reçu la grâce présidentielle, signée du président Truman !

— La grâce présidentielle ?

— Cela signifie que votre casier judiciaire est absolument vierge. Comme si vous n'aviez jamais eu affaire à la loi.

J'aurais voulu crier de joie.

— Qu'est-ce qui m'a valu cette grâce ? Le procureur sourit :

— C'est en raison de votre excellent état de service.

Il m'expliqua que j'étais libre de partir et de faire tout ce que je voulais. Mon cas était liquidé.

— Et si jamais vous postulez un emploi au service de l'Etat, ajouta-t-il, vous êtes parfaitement éligible.

« Merci, Seigneur ! » J'étais comblé. Non seulement mes péchés avaient été effacés au Calvaire, mais Dieu m'avait donné un nouveau départ aux yeux du

gouvernement des Etats-Unis. Non pas que ce fût le moins du monde dans mes plans de redemander un emploi à ces messieurs, d'ailleurs !



Mais qu'allais-je faire ? Les motifs qui m'avaient incité à devenir juriste étaient discutables ; il semblait bien que Dieu ne me voulait pas dans cette profession. Et bientôt une pensée s'imposa à mon esprit avec insistance : devenir pasteur ! Moi, prêcher ? Cela me semblait incroyable. Je commençai à discuter avec Dieu : « Tu me connais, Seigneur, j'aime les émotions fortes, l'aventure et même le danger. Je ferai un piètre prédicateur ! »

Mais il semblait que Dieu avait déjà ses plans tout faits pour moi. Je passai des nuits entières à ne pouvoir dormir, et plus je réfléchissais et priais, plus cette idée me fascinait. Si Dieu arrivait à tirer un prédicateur d'un prisonnier-parachutiste-joueur-trafiquant, ce serait vraiment la plus grande aventure, le plus grand saut dans l'inconnu que j'aie jamais expérimenté !

Je ne pouvais presque plus attendre de raconter ça à Sadie. Elle allait arriver à New York par un bateau ramenant d'Europe une cargaison de fiancées et d'épouses de soldats. Je n'avais pas encore pu lui parler de ma rencontre avec Jésus-Christ — c'était le genre de choses que je préférais lui dire une fois que nous serions ensemble. Le bateau était à quai lorsque j'arrivai ; on ne voyait partout que des gars serrant des filles dans leurs bras, et mon cœur battait la chamade tandis que je cherchais la tête blonde de Sadie dans la foule. Et tout à

coup — la voilà ! Brusquement, tout me parut tellement différent : le mariage signifiait quelque chose de bien plus grand avec Dieu que lorsque nous étions tombés amoureux l'un de l'autre et avons décidé de nous lier pour la vie. Je m'émerveillais de la manière dont Dieu avait gardé sa main sur moi durant toutes ces années, et m'avait même guidé dans le choix de ma femme, à une époque où j'étais loin d'être assez sensé pour lui demander conseil.

Qu'il faisait bon tenir de nouveau la main de Sadie dans la mienne ; il nous semblait avoir des milliers de choses à nous raconter... Cependant, je brûlais d'impatience de lui annoncer la plus grande de toutes les nouvelles : que j'étais un homme nouveau, que je n'étais plus le garçon casse-cou, irréfléchi et irresponsable qu'elle avait épousé.

— Sadie, murmurai-je en scrutant son visage, il m'est arrivé quelque chose de merveilleux... j'ai rencontré Jésus-Christ. Il m'a changé, je suis un homme nouveau... Tout sera différent maintenant.

Elle me fixait, perplexe :

— Je suis tombée amoureuse de toi tel que tu étais, Merlin, fit-elle lentement. Je ne veux pas que tu changes.

C'était comme si un rideau invisible était tombé entre nous ; tout mon monde s'écroulait. Cependant, n'avais-je pas été comme elle jusqu'à ce dimanche soir si récent ? Jusque-là, moi aussi j'avais rejeté le Sauveur.

« Seigneur Jésus, soupirai-je intérieurement, touche le cœur de ma femme. »

Les mois suivants furent difficiles. Sadie ne se faisait pas à l'idée de devenir femme de pasteur. Elle disait souvent qu'elle retournerait en Angleterre si ces stupides préoccupations de religion ne me passaient pas.

Il n'y avait guère de communion entre nous, mais je persévèrai dans mon projet de m'inscrire dans une école biblique, tout en demandant à Jésus-Christ d'entrer dans la vie de Sadie au bon moment.

Je m'inscrivis au Collège Marion, dans l'Indiana. Je dois en avoir été l'étudiant le plus remuant ! Sadie m'y suivit, supportant bravement mon exubérance.

Quelques mois plus tard, nous étions en vacances chez ma mère, qui tenait une maison de repos pour personnes âgées. Là, une gentille vieille dame, veuve d'un pasteur méthodiste, se prit d'affection pour Sadie.

En rentrant à la maison un après-midi, je trouvai une Sadie en larmes au salon.

— Oh ! Merlin, s'écria-t-elle au milieu de ses pleurs de joie, maintenant je comprends ce que tu voulais dire quand tu parlais d'être chrétien ! Je veux que nous appartenions tous les deux à Christ.

Ensemble nous nous agenouillâmes devant le divan du salon pour prier, riant et pleurant de joie : « Merci, Seigneur Jésus ! »



Après les vacances, nous reprîmes le chemin de Marion, tous deux désireux de mener à bien notre formation biblique et d'entrer dans un service à plein temps pour Dieu.

Pour compléter ce que je touchais comme ancien G.I., je travaillais six heures par jour dans une fonderie. Je voulais terminer mes études aussi vite que possible et, exceptionnellement, on m'accorda le droit, de suivre vingt et une heures de cours par semaine au lieu des dix-sept heures habituellement admises.

Après avoir travaillé de quatorze heures à vingt heures, j'étudiais jusqu'à minuit et dormais jusqu'à quatre heures du matin ; puis je reprenais l'étude jusqu'à huit heures, avant de me rendre aux cours.

Le dimanche, j'avais mes premières occasions de prêcher : c'était à la prison locale ! Je parlais en me tenant aux barreaux et je pressais les détenus de donner leur vie à Christ. Chaque fois, des prisonniers s'agenouillaient de l'autre côté des barreaux, en larmes, et trouvaient la foi en Christ. Lorsque je rentrais au Collège, il me semblait flotter sur un nuage.

Le samedi soir étant libre, je rassemblais un groupe d'étudiants pour tenir des réunions en plein air sur les marches du palais de justice de la ville. A notre grande joie, des gens s'avançaient pour accepter Christ. Puis nous allions dans les rues, pressant tous ceux qui voulaient écouter, de laisser entrer Jésus dans leur vie.

Je n'avais jamais été aussi occupé, mais il me semblait que je ne pourrais jamais assez travailler pour Jésus-Christ. Il avait sauvé ma vie — le moins que je puisse faire était de lui donner mon temps.

En deux ans et demi, j'avais achevé le cycle d'études de quatre ans, et je pouvais m'inscrire au séminaire pastoral d'Asbury à Wilmore, dans le Kentucky. Dieu nous confia un groupe de quatre églises

méthodistes, où je travaillais comme suffragant. Chaque semaine, nous faisons un circuit de trois cents kilomètres pour desservir ces églises. Pour cela, chacune d'elles nous donnait cinq dollars par semaine, et nous étions nourris princièrement tous les week-ends !

En chargeant mon horaire au maximum, j'avais terminé en deux ans mes trois années de séminaire. Enfin, nous étions parvenus au but : j'étais pasteur. J'avais travaillé si longtemps et si dur que je ne savais plus très bien comment m'arrêter ! Mais enfin, j'étais maintenant ce à quoi Dieu m'avait appelé. Pour notre premier pastorat à plein temps, on nous envoya à l'église méthodiste de Claypool, dans l'Indiana. Je me jetai à corps perdu dans le travail, et lentement les trois églises du district commencèrent à grandir, les offrandes à augmenter — et mon salaire aussi. Des jeunes de plus en plus nombreux donnèrent leur vie à Christ. Notre troupeau nous acceptait et nous aimait, sans me tenir rigueur de mes bévues de jeune pasteur.

Cependant, je sentais en moi une agitation croissante, un sentiment de vide, presque d'ennui. Mes pensées étaient toujours plus attirées vers l'aumônerie de l'armée. Je connaissais le soldat, ses pensées et ses tentations. Dieu désirait-il me voir servir les hommes en uniforme ? Je priais : « J'irai si tu veux que j'aille, Seigneur ; mais je resterai si tu veux que je reste. »

Mon attirance vers l'armée se fit de plus en plus forte.

En 1953, je posai ma candidature à l'aumônerie et fus engagé. Cela n'aurait jamais pu se faire si je n'avais pas été en possession de cette fameuse grâce

présidentielle. A l'époque, Dieu savait déjà que j'en aurais besoin !

Après trois mois d'école d'aumôniers, on m'envoyait rejoindre les troupes aéroportées de Fort Campbell au Kentucky.

A la première occasion, je montai en avion et entendis les mots familiers : « Prêt !... Debout !... Crochez !... A la porte !... SAUTEZ ! »

A nouveau je sentis la poussée du vent et le choc de l'ouverture du parachute. L'impression d'être heurté par un camion de dix tonnes était toujours la même. Je me retrouvais à mon point de départ — dans mon élément.

La recherche



C'était captivant d'être aumônier, et c'était ce qu'il me fallait. J'allais partout avec les hommes : en l'air et sur terre, dans les marches en montagne, à l'entraînement physique. Au campement, dans les bureaux, sur le champ d'exercice et à table, partout j'avais l'occasion de dire aux soldats ce que Dieu voulait faire pour eux.

Je jouissais intensément des efforts physiques. Durant un cours d'entraînement à Panama, je vécus avec les hommes la vie de la jungle sous tous ses aspects. Mais la jungle humide se vengeait, et à plusieurs reprises quelques soldats durent être emportés sur des brancards. C'est là aussi que j'appris à connaître le confort des bains de boue !

A Fort Campbell, j'eus l'occasion d'apprendre à piloter — mon rêve de toujours. Avec un ami, j'achetai un vieil appareil qui paraissait rafistolé à l'aide de chewing-gum et de toile isolante. L'avion n'était pas équipé de radio et nous devons voler à vue ou par instinct. Une fois, je me perdis complètement et me trouvai soudain escorté par deux avions de l'armée. Ils me contraignirent à atterrir. Je m'aperçus alors que j'avais survolé Fort Knox au Kentucky. Irritée, la police de sécurité m'informa que je pouvais m'estimer heureux de n'avoir pas été descendu.

La carrière de notre avion s'acheva de façon quelque peu abrupte dans un champ de maïs, où mon partenaire dut faire un atterrissage de fortune.

Au cours d'une période de service à Fort Bragg, en Caroline du Nord, je me rendis avec la 82^{ème} division aéroportée en République Dominicaine. Ce n'était qu'une petite intervention de police, mais nous y perdîmes trente-neuf parachutistes.

De retour à Fort Bragg, je continuai l'entraînement et finis par décrocher le titre tant convoité de maître parachutiste.

A en croire les apparences, tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes. Ma vie était vraiment remplie et passionnante, et je travaillais pour Dieu. Mais peut-être était-ce justement là le problème ? C'est *moi* qui travaillais pour Dieu au lieu de laisser *Dieu* travailler — au fond, je faisais le travail à la place de Dieu. Je n'aimais pas l'admettre, mais souvent j'étais trop tendu en parlant aux hommes de l'amour de Dieu. C'était mon affaire de les convertir, et j'y travaillais dur.

J'avais clairement conscience d'être terriblement loin de la perfection à laquelle j'aspirais ; elle semblait toujours être juste au-delà de mon horizon.

Dans mon enfance, j'avais entendu ma mère et ma grand-mère parler de la nécessité de vivre dans la pureté et la sainteté. Elles étaient méthodistes et parlaient souvent de l'œuvre du Saint-Esprit dans la vie du chrétien.

Il était certain qu'il me manquait quelque chose — mais quoi ?...

Je lus des livres sur l'approfondissement de la vie de prière, et participai à des rencontres où l'on parlait de

la puissance de Dieu. Je ne voyais guère cette puissance dans ma vie, et je la désirais ardemment. Je voulais être employé par Dieu ; partout, je ne voyais que des gens en détresse, et je n'avais pas la puissance nécessaire pour leur venir en aide.

Un ami me donna un livre sur une religion orientale qui prétendait enseigner une méthode pour ouvrir l'esprit à la puissance de Dieu. J'appris à m'étendre sur une planche, les pieds en l'air, pour pratiquer la méditation silencieuse.

Je commençai à lire tout ce que je pouvais trouver concernant les phénomènes psychiques, l'hypnotisme et le spiritisme, espérant trouver là le secret qui permettrait à l'Esprit de Dieu d'agir en moi et par moi.

Sur ces entrefaites, je partis en Corée et là, lors d'un accident, mes lunettes volèrent en éclats, me blessant grièvement à l'œil droit. La vue de cet œil était perdue à soixante pour cent. La cornée avait des cicatrices, et les docteurs disaient que c'était irrémédiable. Alors, où était la puissance de Dieu ? Christ était venu sur la terre et avait guéri les aveugles. En outre, il avait promis que ceux qui croiraient en lui feraient les mêmes œuvres que lui, et même de plus grandes.

Je me rendis deux fois à Séoul pour me faire opérer. Le verdict fut négatif. Je priais. Tout en moi se révoltait contre la pensée que le Dieu du salut, le Créateur tout-puissant, le Dieu dont je prêchais le nom aux hommes qui allaient mourir sur le champ de bataille, pût être un Dieu incapable de guérir. Mais où était la clef ? Comment l'homme pouvait-il devenir un canal de cette puissance ? Il fallait que je le sache.

Dans l'avion qui me conduisait à Séoul pour une troisième visite chez le chirurgien, je ressentis soudain très fortement une étrange sensation. Je n'entendis pas de voix, mais une chose me fut communiquée très clairement : « Tes yeux vont guérir. » Je savais que Dieu m'avait parlé. Il m'avait parlé aussi distinctement que la première fois, le dimanche soir de ma décision, en Pennsylvanie.

Le chirurgien de Séoul secoua la tête et dit : « Désolé, Aumônier, nous ne pouvons rien faire pour votre œil. » Mais au lieu d'être découragé, je fus stimulé. Dieu avait parlé. Je me confiais en lui.

Quelques mois plus tard, je me sentis soudain poussé à retourner chez le médecin pour faire examiner mon œil. Après un examen attentif, il me regarda, étonné : « Je n'y comprends rien, dit-il, votre œil est parfaitement guéri. » Dieu avait agi ! J'étais enthousiasmé et plus décidé que jamais à rechercher par tous les moyens à entrer en contact avec sa puissance.



Je rentrai aux Etats-Unis en 1963. Après un cours d'aumôniers de six mois, on m'envoya à Fort Bragg en 1964. Là, je continuai à étudier l'hypnotisme avec une ardeur renouvelée et commençai à fréquenter le mouvement appelé « Frontières spirituelles » dirigé par Arthur Ford. J'avais entendu dire que plusieurs pasteurs étaient attirés par ce mouvement. Dans la maison d'Arthur Ford, je perçus moi-même, avec des preuves irréfutables, un monde spirituel totalement distinct de notre monde rationnel connu. J'étais fasciné !

Mais était-ce conforme aux Ecritures ? Dans mon for intérieur, j'étais rongé de doutes. Les esprits étaient indubitablement réels, mais la Bible parle d'esprits autres que le Saint-Esprit de Dieu, d'esprits mauvais dans les lieux célestes (Ephésiens 6), qui sont nos ennemis. Elle les appelle « puissances sataniques » et nous exhorte à éprouver tous les esprits pour être sûrs de ne pas devenir le jouet de l'ennemi. Satan est habile à contrefaire l'œuvre du Saint-Esprit.

Ma raison m'assurait que je n'étais pas dans une mauvaise voie : après tout, les esprits et les gens que je rencontrais dans ce mouvement parlaient de Christ avec une haute estime ; ils le reconnaissaient comme le Fils de Dieu et comme étant un grand chef spirituel qui opérait beaucoup de miracles. Notre but, enseignaient-ils, est de devenir comme Christ en toutes choses, puisque nous aussi sommes fils de Dieu.

Je faisais des centaines de kilomètres pour interroger des gens qui connaissaient bien le sujet ; je me plongeais dans des livres sur l'hypnotisme, m'entretenais avec des médecins, j'écrivis même à la Bibliothèque du Congrès. Car je croyais trouver par là un moyen de venir en aide à mon prochain.

Je ne savais pas que c'était un terrain dangereux. Déjà, lentement mais sûrement, j'avais commencé à regarder Jésus-Christ comme un homme à peu près semblable à moi. Un homme que je pourrais égaler, pour peu que je fasse suffisamment d'efforts.

J'avais grandement sous-estimé la puissance de l'ennemi. A l'époque, je ne savais pas encore que l'hypnotisme est très dangereux du point de vue spirituel,

car il laisse le sujet à la merci de toutes les impulsions du monde satanique.

Eh ! oui, j'étais aussi tombé dans le piège qui consiste à se représenter Satan comme un mauvais génie cornu sorti tout droit de l'imagerie populaire du Moyen-âge. Il ne pouvait certainement pas représenter une menace pour l'homme civilisé du vingtième siècle.

Comme l'a dit C. S. Lewis : la meilleure ruse de Satan est de convaincre le monde qu'il n'existe pas.

Ma foi était sérieusement endommagée, minée, même si je ne m'en doutais pas encore. Le changement s'était opéré de façon si subtile ! A aucun moment je n'avais été conscient de franchir la fine ligne de démarcation — jusqu'au jour où je m'aperçus que je présentais Jésus comme un maître de sagesse et un faiseur de miracles, sans mentionner qu'il est mort sur la croix pour nous et que son sang nous purifie de tout péché.

Satan citait déjà les Ecritures du temps de Jésus. Il les cite encore aujourd'hui, et il est parfaitement d'accord de nous les laisser citer. Mais il aimerait nous voir oublier la croix, le sang et le Christ ressuscité.

Paul parle du secret de la vie chrétienne dans sa lettre aux Colossiens, chapitre 1 verset 27 : Christ en nous. Le secret n'est pas que *nous* devons nous transformer pour devenir comme lui : c'est *lui* qui vit en nous et nous transforme de l'intérieur. En nous regardant, d'autres peuvent dire que nous ressemblons à Christ ; mais ce n'est pas que nous soyons devenus plus saints, plus spirituels ou plus purs par nous-mêmes : c'est qu'il vit en nous. Là est tout le secret.

Le danger subtil des mouvements spirites soi-disant chrétiens (« Christian spiritualist movement », « Spiritual Frontiers movement »), c'est qu'ils conduisent les hommes à essayer de copier Christ et de détourner pour leur propre usage la puissance spirituelle. Ils commettent ainsi le même péché que Satan, l'ange déchu, qui à l'origine voulut être comme Dieu lui-même.

Sans Christ comme Sauveur, sans la croix, il n'y aurait pas de salut, aucun moyen de recevoir le pardon de nos péchés. En fait, il n'y aurait pas d'évangile.

J'étais tombé dans le piège. C'était dans une bonne intention, d'ailleurs : je recherchais honnêtement la puissance pour aider les autres à surmonter leurs difficultés et à trouver la guérison du corps et de l'esprit.

Il fallut une intervention de Dieu pour m'ouvrir les yeux sur mon erreur.

Soyez remplis de l'Esprit



Depuis quelque temps, j'allais à une petite réunion de prière hebdomadaire près de Fort Bragg. Un soir, Ruth, l'un des membres du groupe, parut très émue durant le moment de prière ; je l'avais observée lors de plusieurs réunions et j'avais souvent désiré lui demander comment elle était arrivée à connaître dans sa vie une joie aussi évidente, qui la rendait si différente de nous ; elle paraissait remplie en permanence de cette joie que je n'avais ressentie qu'à de rares occasions.

Ce soir-là, Ruth me confia :

— J'ai été si bénie que j'ai failli prier en langues à haute voix !

— Failli quoi ? fis-je, horrifié.

— Prier en langues, répondit Ruth, rayonnante.

Je baissai la voix, et regardai autour de nous ; j'avais peur qu'on nous observe.

— Ruth, vous auriez pu détruire notre groupe ; qu'est-ce qui vous est arrivé ?

Ruth se mit à rire de bon cœur :

— Je prie en langues depuis le jour où j'ai reçu le baptême dans le Saint-Esprit.

— Le baptême dans le Saint-Esprit ? Qu'est-ce que c'est ?

Je n'avais jamais entendu ce mot-là. Ruth m'expliqua patiemment que c'était la même expérience qu'avaient faite les disciples à la Pentecôte.

— J'ai eu ma propre Pentecôte, dit-elle avec un sourire radieux.

— Je vous croyais baptiste ? fis-je, ébranlé.

— En effet, mais Dieu agit dans toutes les confessions chrétiennes.

J'avais entendu dire qu'une vague d'émotivité balayait les églises ; les gens se mettaient à croire à toutes sortes d'histoires et perdaient la foi en Christ ; on colportait des histoires de Pentecôtistes « ivres en esprit » — ce qui pouvait signifier toutes sortes de choses... sans exclure de terribles orgies !

Je savais que Ruth avait un urgent besoin d'aide. Je posai ma main sur son bras.

— Attention, Ruth ! dis-je gravement. Vous jouez avec des choses dangereuses. Je prierai pour vous, et si vous avez besoin d'aide, téléphonez-moi !

Ruth sourit et me tapota la main :

— Merci, Merlin. C'est gentil de vous faire du souci pour moi.



Quelque temps après, Ruth m'appela au téléphone :

— Merlin, un groupe appelé Camp Farthest Out a une retraite à Morehead City, nous aimerions que vous y veniez.

Cela me paraissait plutôt chose à éviter, et je répondis avec tact que j'irais si je le pouvais. Ce qui voulait dire que je ne le pourrais pas.

La semaine suivante, plusieurs personnes me téléphonèrent : un homme d'affaires pour me rappeler qu'à cette rencontre j'aurais besoin de mes accessoires de golf, une dame de Raleigh qui avait tout arrangé pour que mes dépenses soient payées si j'y allais, quelqu'un d'autre encore pour m'offrir d'inviter un autre pasteur avec moi — gratuitement aussi bien sûr.

C'en était trop. Comment résister à tant de sollicitude pour mon bien-être spirituel ? Je répondis : « OK, j'irai. Merci ! » J'invitai un pasteur presbytérien de mes amis à venir avec moi. Il hésita.

— Mais c'est dans un très bon hôtel, toutes dépenses payées !

— Bon ! d'accord.

En route, Dick me dit :

— Mais pourquoi donc allons-nous là, Merlin ?

— Je ne sais pas, lui dis-je, mais c'est gratuit, profitons-en.

Dans le hall de l'hôtel, des gens que nous n'avions jamais vus nous accueillirent avec un enthousiasme si chaleureux que je commençai sérieusement à me demander au milieu de quels hurluberlus nous étions tombés !

Le culte ne ressemblait en rien à ceux auxquels nous avons assisté jusque-là. Les gens chantaient avec une joie débordante, frappaient des mains et même levaient les bras en chantant.

Dick et moi ne nous sentions pas du tout à notre place, mais nous nous accordions à reconnaître qu'il y avait là une joie dont nous pourrions retirer quelque chose.

Une dame d'allure très distinguée et paraissant fort cultivée venait de temps en temps nous demander :

— Alors, s'est-il passé quelque chose ?

— Non, Madame, que voulez-vous dire ?
répondions-nous.

— Vous allez voir, vous allez voir...

Ruth et quelques autres personnes qui nous avaient invités nous pressèrent d'avoir un entretien privé avec une certaine dame qui, affirmait-on, avait une grande puissance spirituelle.

On nous conduisit auprès de ladite personne. Elle me déplut d'emblée. Elle citait les Ecritures d'une manière qui me donnait l'impression qu'elle essayait de me convertir. Je n'aime pas qu'on me débite des versets, surtout pas quand c'est une femme.

Mais nos amis avaient tellement insisté pour que nous ayons un entretien avec elle. Et, comme ils nous offraient le séjour, nous nous sentions moralement obligés d'en passer par là.

Assis, il nous fallut écouter patiemment cette dame raconter ses expériences avec Dieu dans sa vie ainsi que celles de quelques-unes de ses connaissances. Elle faisait de nombreuses allusions au « baptême dans le Saint-Esprit » et elle nous montra dans les Ecritures que cette expérience était commune aux chrétiens du premier siècle.

— Aujourd'hui encore, le Saint-Esprit fait exactement la même chose dans la vie de beaucoup de

gens, dit-elle. Comme à la première Pentecôte, Jésus-Christ baptise aujourd'hui dans son Esprit ceux qui croient en lui.

Je sentis monter en moi une sorte d'excitation. Est-ce que moi aussi je pourrais expérimenter ma propre Pentecôte ? Est-ce que moi aussi j'allais voir des langues de feu, entendre le bruit d'un vent puissant et parler une langue que je ne savais pas ?

La dame avait fini son discours et nous regardait :

— J'aimerais prier pour vous, dit-elle doucement, afin que vous receviez le baptême dans le Saint-Esprit.

— D'accord ! répondis-je sans hésitation.

Elle posa ses mains sur ma tête et commença à prier doucement. Je m'attendais à ce que « cela » me tombe dessus tout à coup. Mais rien ne se passa. Je ne sentais rien du tout.

Ensuite, la dame posa ses mains sur la tête de Dick. Lorsqu'elle eut fini de prier, je le regardai et il me regarda. Je voyais que lui non plus n'avait rien ressenti. Tout cela, c'était donc du bluff.

La dame nous regarda avec un léger sourire :

— Vous n'avez rien senti, n'est-ce pas ?

— Non, Madame, rien du tout.

— Je vais prier pour vous dans une langue que vous ne comprenez pas. Tandis que je prierai, vous recevrez vous-mêmes une nouvelle langue.

De nouveau, elle m'imposa les mains.

Je ne ressentis rien, ne vis rien, n'entendis rien.

Quand elle eut terminé sa prière, elle me demanda si je sentais en moi des mots que je ne pouvais comprendre.

Je réfléchis une minute et réalisai que, dans ma pensée, apparaissaient des mots — mais des mots qui ne signifiaient rien pour moi. J'étais certain que ces mots étranges étaient uniquement le produit de mon imagination, et je le lui dis.

— Si vous les dites à haute voix, vous allez croire que vous êtes devenu fou, n'est-ce pas ?

— Certainement.

— Alors, voulez-vous être fou pour l'amour de Christ ? Voilà qui renversait toute la situation. Bien sûr que j'étais prêt à faire n'importe quoi pour Lui — mais dire à haute voix de pareilles sottises, c'était un désastre pour mon avenir ! J'imaginai ces gens courant publier partout qu'un aumônier méthodiste avait prié dans une langue inconnue... Je pouvais même être obligé de quitter l'armée. Et pourtant, si c'était là ce que Christ voulait de moi ?... Soudain, ma carrière militaire même perdit son importance à mes yeux. Avec difficulté, je commençai à prononcer à haute voix les mots qui se formaient dans ma pensée.

Mais je ne *sentais* rien de changé. Je croyais que Jésus-Christ m'avait donné une nouvelle langue, qu'il m'avait réellement baptisé dans le Saint-Esprit ; cependant, les disciples à la Pentecôte avaient agi comme des hommes ivres : ils avaient donc certainement ressenti une certaine émotion.

Je regardai Dick : son expérience paraissait être la même que la mienne. Avec une grande conviction, il

prononçait des mots dans une langue inconnue ; mais il ne manifestait pas le moindre signe d'une émotion quelconque.

— Votre expérience est basée sur la foi en un fait et non sur un sentiment, expliqua la dame, lisant apparemment notre pensée.

Je réfléchis profondément ; je ne me *sentais* pas différent, mais *étais-je* différent ? Je levai la tête. Une vérité étonnante venait de me frapper :

— Je *sais* que Jésus-Christ est vivant ! Je ne le crois pas seulement, je le *sais* !

Rien d'étonnant à cela : le Saint-Esprit rend témoignage de Jésus-Christ, dit la Bible. C'est un fait. C'était la source de la nouvelle autorité des disciples après la Pentecôte. Ils ne se souvenaient pas seulement d'un homme qui avait vécu et qui était mort et ressuscité, ils le *connaissaient*, parce qu'il les avait remplis du Saint-Esprit, dont la mission première est de rendre témoignage de Jésus-Christ.

En un éclair, je compris l'horreur de la faute dont je m'étais rendu coupable toutes ces dernières années — et non seulement moi, mais des masses de soi-disant chrétiens — en diluant le message de la croix et de la position centrale de Christ, et en le vidant de toute sa force et de son importance.

Tout en réalisant la grandeur de mon péché, je voyais aussi Jésus-Christ dans toute sa splendeur comme mon Rédempteur. Je le *voyais* maintenant tel que je l'avais toujours pressenti au fond de mon cœur. Les derniers doutes lancinants étaient soudain balayés par une vague

de joyeuse certitude. Jamais plus je ne pourrais en douter : Jésus est vraiment ce qu'il affirme être. Plus jamais je ne pourrais commettre la folie de penser qu'il avait été un simple homme, un homme bon, un exemple à suivre. Quelle merveilleuse vérité ! Jésus-Christ vivant en nous ! Sa puissance opérant au travers de nous ! Il est le cep. Sa vie coule à travers notre être.

Nous ne sommes rien en dehors de LUI, car nous ne pouvons rien par nous-mêmes.

« Oh ! merci, Jésus ! » Je me levai et quand je fus debout, quelque chose me remplit soudain. Je me mis à déborder d'un sentiment de chaleur et d'amour pour tous ceux qui étaient là.

Cela devait aussi avoir atteint Dick au même moment. Je vis qu'il avait les larmes aux yeux. L'instant d'après, sans un mot, nous étions dans les bras l'un de l'autre, riant et pleurant à la fois.

Je regardai la chère dame pour laquelle j'avais eu une telle aversion peu de temps auparavant, et je réalisai que je l'aimais, elle aussi. Elle était ma sœur en Christ !

En descendant dîner, j'éprouvais un immense amour pour tous ceux que je voyais. C'était pour moi une sensation absolument nouvelle.

Le même soir, Dick et moi commençons à prier dans l'une des salles. D'autres personnes se joignirent à nous et bientôt la pièce fut pleine. Tandis que nous étions en train de prier, d'autres furent remplis du Saint-Esprit. L'hôtel résonnait de cris de joie, tandis que les gens expérimentaient la plénitude de la présence de Christ.

A deux heures du matin, Dick et moi étions de retour dans notre chambre pour essayer de dormir, mais en vain ; nous étions trop excités.

— Dick, si nous nous levions pour prier encore un moment ?

Et nous passâmes de nouveau deux heures en prière, intercédant pour tous ceux que nous connaissons et louant Dieu pour toute sa bonté envers nous.

Par sa puissance en nous



Je retournai à Fort Bragg, impatient de partager avec tous les choses merveilleuses que je venais de vivre ; Auparavant, je m'étais demandé jusqu'à quel point celles-ci allaient influencer mon ministère. Je ne me rappelais que trop bien ma réaction vis-à-vis de l'« exaltation pentecôtiste » dans mon église !

Maintenant je savais que, quelles que soient les réactions, je ne pourrais m'empêcher de partager avec les autres ce que j'avais expérimenté.

Le premier jour, je me rendis au Quartier Général de la compagnie. L'adjudant était assis à son bureau. Grand et rude, il était bien connu pour ses manières bourruës.

— Adjudant, dis-je, est-ce que je vous ai déjà dit que Jésus vous aimait ?

A mon grand étonnement, des larmes commencèrent à rouler sur ses joues.

— Non, Aumônier, fit-il, vous ne m'avez jamais rien dit de pareil.

Je me sentis rougir de honte. Cela faisait plus d'un an que je le rencontrais plusieurs fois par jour, et jamais je ne lui avais parlé de Jésus.

Dans le hall, j'aperçus le fourrier.

— Hé ! Fourier, est-ce que je vous ai déjà dit que Jésus vous aimait, et que moi aussi je vous aimais ?

— Non, Aumônier, vous ne m'avez jamais rien dit de semblable.

De nouveau, la même honte me monta au visage. Il ajouta :

— Auriez-vous une minute à m'accorder ?

Dans mon bureau, il m'exposa une quantité de problèmes dont je ne me serais jamais douté. Quand il eut terminé, je lui demandai s'il voulait accepter Christ comme son Sauveur. Il me répondit oui et s'agenouilla. Les larmes ruisselaient sur son visage.

Partout où j'allais, les hommes acceptaient Christ. Il semblait qu'il y avait une puissance en moi qui parlait à ma place. Lorsque je commençais à parler à quelqu'un, je n'avais aucune idée de ce que j'allais bien pouvoir dire, mais à chaque fois, les paroles qui sortaient avaient une force nouvelle qui attirait les hommes à Christ.

Comme c'était facile de servir Dieu ainsi ! L'ancienne tension avait disparu, et j'avais retrouvé le rire. Prêcher n'était plus un travail laborieux : c'était une pure joie de n'avoir qu'à laisser passer Ses pensées à travers moi !



Les cadres de l'armée doivent suivre un cours de formation psychologique, une fois par mois. A ce cours, il est permis aux aumôniers d'enseigner, mais pas de prêcher. Avec précaution, j'expliquai un jour à ma classe que le Dieu de notre pays est toujours vivant et répond

chaque jour aux prières. Après le cours, un soldat s'approcha de moi et, se campant insolemment sous mon nez, me défia :

— Vous croyez vraiment à toutes ces sornettes, vous ?

— Oui, j'y crois.

— Vous voulez dire que si vous priez Dieu maintenant, il vous répondra ?

— Oui, je sais qu'il le fera.

— Vous pensez que c'est mal de fumer ? La question était inattendue.

— Ça dépend... Pour les uns, cela peut être mauvais, pour les autres cela peut être bon, fis-je évasivement.

— Je fume depuis l'âge de quatorze ans, dit le soldat ; maintenant j'en suis à trois paquets par jour, et le docteur m'a dit ce matin que si je n'arrêtais pas, cela me tuerait.

— Dans ce cas, pas de problème : pour vous, c'est mauvais de fumer.

— Alors, demandez à votre Dieu de me libérer !

Comment pouvais-je prier ainsi ? La première chose qui me vint à l'esprit fut la réponse standard : « Aide-toi, le ciel t'aidera ! » Le soldat n'avait qu'à prier pour que Dieu l'aide à cesser de fumer. Mais ce n'était pas là ce qu'il m'avait demandé.

— O Dieu, priai-je en silence, dis-moi ce qu'il faut faire !

Immédiatement, j'eus l'impression que je devais prier dans ma nouvelle langue.

— A haute voix ? demandai-je en moi-même.

— Non, intérieurement.

Je commençai à prier dans la langue nouvelle que j'avais reçue à la retraite de Morehead City. Puis j'attendis. Alors vint une autre instruction :

— Mets ta main sur son épaule et prie.

J'obéis et mis la main sur son épaule :

— Pour demander quoi ?

— Prie intérieurement dans ta nouvelle langue.

C'est ce que je fis. Puis vint encore une directive :

— Maintenant, traduis ta prière en anglais.

Sans penser, j'ouvris la bouche. Et voici ce qui sortit :

— O Dieu, fais qu'il ne fume plus jusqu'à la fin de sa vie !

Quelle prière ! Si cet homme fumait de nouveau, il serait convaincu que Dieu ne répond pas à la prière. Que faire ? que penser ? Totalement désorienté, je tournai les talons et m'éloignai.

Les jours suivants, je n'arrêtais pas de demander à Dieu si je l'avais bien compris. Mon erreur rendrait-elle cet homme incrédule ? Et à chaque fois cette pensée me revenait : « Fais-moi confiance ! »

Apparemment, faire confiance à Dieu signifiait aller de l'avant sans autre appui que la foi. Avec une soif nouvelle, je me plongeai dans une étude intense de la Parole de Dieu. Si je voulais agir dans la foi, il fallait que ce soit dans la foi en Dieu tel qu'il est en réalité. Il me fallait le *connaître*, lui, et je m'aperçus que plus je lisais, plus je croyais fortement. Lire la Bible ne m'avait jamais paru aussi passionnant. Je retirais de ces pages une nouvelle connaissance de ce Dieu tout-puissant qui

promet que nous pouvons tout par Christ. Il affirme que la puissance qui agit en nous est la même que celle qui a ressuscité Christ d'entre les morts !

Paul écrit dans Ephésiens 3. 20-21 : « Or à celui qui peut faire, par la puissance qui agit en nous, infiniment au-delà de tout ce que nous demandons ou pensons, à lui soit la gloire... aux siècles des siècles ! »

Avec attention, j'étudiai les instructions de Paul à l'église de Corinthe. Il dresse une liste des diverses manières dont le Saint-Esprit agissait alors à travers les hommes : ils parlaient en langues, interprétaient ces langues, exerçaient des dons de guérison, de miracles, de prophétie, de sagesse, de connaissance, de foi, de discernement.

Comment pouvais-je connaître quels dons Dieu voulait manifester à travers moi ? M'avait-il accordé des dons spéciaux ?

Et le verset d'Ephésiens 3 me revenait toujours : « Celui qui peut faire par la puissance qui agit en nous... » Non, en moi-même je n'avais aucun don. Tout ce que je pouvais faire, c'était de permettre à Dieu d'agir au travers de moi.

En d'autres termes, ma part se limitait strictement à l'obéissance : suivre tout simplement les impulsions que je ressentais en moi. Il est dit qu'il peut faire au-delà de ce que nous osons demander ou imaginer. Evidemment, il m'était impossible de savoir d'avance ce que Dieu voulait faire.



Un soir, dans notre groupe de prière, je parlais de la puissance de Dieu pour guérir nos corps. Une dame me posa la question :

— Alors pourquoi ne demandez-vous pas à Dieu de guérir l'un de nous, ici ?

Je me sentis un peu ébranlé. Je savais évidemment que Dieu *pouvait* guérir et qu'il entendait la prière pour les malades. Mais *voulait-il* m'entendre et me répondre ?

— D'accord, dis-je avec un soudain élan de foi, qui veut qu'on prie pour lui ?

— Moi, dit la même dame. J'ai un œil qui coule depuis plusieurs mois et les remèdes sont restés sans effet. Voulez-vous prier pour moi ?

Je retins mon souffle, plaçai mes mains sur sa tête et priai, concentrant toute ma foi pour croire que Dieu allait la guérir sur-le-champ. Quand j'eus fini, son œil était toujours dans le même état. Avais-je mal agi ? De nouveau, j'entendis une voix à l'intérieur de moi : « Aie confiance en moi ! » Bon, avoir la foi, c'est croire en quelque chose qu'on ne voit pas. Tous les récits que j'avais lus dans la Bible le montraient clairement. La différence entre la victoire et la défaite est une question de foi. Dieu ne pouvait agir quand les Israélites refusaient de croire. La Bible est pleine de promesses pour ceux qui veulent simplement croire.

— Merci, Seigneur, d'avoir entendu notre prière, dis-je à haute voix.

Le soir même, la dame me téléphona :

— Aumônier, devinez ce qui est arrivé ! Sa voix tremblait d'excitation.

— Oui, eh bien ?

— J'étais assise ici, en train de lire, quand tout à coup j'ai réalisé qu'il s'était passé quelque chose dans mon œil. Il est complètement guéri !

J'étais fou de joie. « Merci Seigneur, je comprends : je te fais confiance, et toi tu t'occupes du reste ! »



Un pasteur presbytérien de la localité avait été rempli du Saint-Esprit et hésitait à en faire part à sa congrégation. Il invita une dame de notre groupe de prière à venir rendre son témoignage lors d'un service du dimanche soir, et plusieurs d'entre nous se joignirent à elle pour la soutenir par la prière.

Tandis qu'elle expliquait comment, dans l'église baptiste dont elle était membre, elle avait été baptisée dans le Saint-Esprit, un profond silence se fit dans l'église. Il était évident que Dieu parlait à l'auditoire. A la fin du service, le pasteur me demanda de donner la bénédiction. Je me levai, mais au lieu de la bénédiction, je prononçai les premiers mots qui me vinrent à la pensée :

— Que tous ceux qui veulent consacrer leur vie à Dieu s'avancent maintenant !

Silence de mort ! Il n'y avait jamais eu d'appel de ce genre dans toute l'histoire de cette église. Alors, un par un, les gens commencèrent à s'avancer et tombèrent à genoux.

Je m'approchai du premier. Je ne savais pas comment prier, et j'ignorais totalement pourquoi il s'était avancé. Je baissai la tête et priai silencieusement :

« Montre-moi, ô Dieu, comment prier. » J'entendis : « Prie en Esprit. » Intérieurement, je me mis à prier dans ma nouvelle langue. « Maintenant, commence à traduire ce que tu as dit. »

— Seigneur, pardonne à cet homme son ivrognerie et sa malhonnêteté en affaires.

J'étais choqué de mes propres paroles. Et si j'avais mal compris ? Je risquais de mettre mon ami pasteur dans une situation fort pénible !

Je m'approchai de la personne suivante et je fis de même :

— Seigneur, pardonne à cet homme son tempérament colérique, son mauvais caractère, et son égoïsme envers sa famille.

Je passai de l'un à l'autre en leur imposant les mains, priant selon l'inspiration qui me venait — des prières de repentance et de confession.

Quand j'eus terminé, je savais que je m'étais « jeté à l'eau », dans une entière confiance en Dieu.

Après la bénédiction, les gens s'approchèrent de moi un à un. Avec des larmes de joie, ils disaient :

— Votre prière correspondait exactement à mon problème — mais comment le connaissiez-vous ?

Quelques jours plus tard, le pasteur m'annonça que sa communauté était transformée. Plusieurs de ceux qui s'étaient avancés ce soir-là étaient des anciens ou des responsables de l'église. Maintenant toute la congrégation débordait de joie, de zèle et d'enthousiasme.

J'en aurais crié et dansé de joie ! Je ne connaissais rien des problèmes qui obsédaient les hommes et les femmes de cette église, mais Dieu, lui, les connaissait. Il

sait ce qui est dans le cœur et la pensée de chacun, et il peut parler à travers nous avec une puissance qui répond à la situation précise de chaque individu. Si les gens acceptent, cela ne vient pas de nous, mais de Dieu. Et s'ils refusent, ce n'est pas sur nous que retombe le blâme de l'échec !

Chaque jour, partout où j'allais, c'était la même chose. Les gens se livraient à Jésus-Christ. Si, selon mon ancienne habitude, je commençais à réfléchir avant de parler, le résultat ne se faisait pas attendre : immédiatement, je me crispais. Et ni la puissance ni la présence de Dieu ne coulaient à travers moi. Le principe de m'abandonner et de laisser Dieu agir était valable. Tout ce que j'avais à faire était de m'abandonner et de me détendre dans la présence de Dieu, de laisser ma propre pensée de côté, d'ouvrir la bouche et de proclamer par la foi ce que Dieu me donnait de dire. Les paroles répondaient toujours à un besoin précis ; la personne était toujours merveilleusement aidée.

J'en étais émerveillé. J'étais pasteur depuis plusieurs années et je m'étais donné beaucoup de peine. Mais jamais je n'avais vu autant de choses se passer que depuis que Jésus-Christ avait envahi mon être par la plénitude de son Esprit. En très peu de temps, il avait révolutionné ma vie ainsi que celle d'un grand nombre de gens.

J'étais délivré de la contrainte de préparer, d'organiser, de rechercher et d'écrire le canevas de mes sermons. Ainsi j'avais beaucoup plus de temps à consacrer à la prière et à la lecture de la Bible. J'étais soudain rempli

d'une énergie que je n'avais jamais connue auparavant. Je ne faisais plus la décevante expérience de perdre du temps en projets qui finissaient malgré tout par avorter.

Aussi longtemps que je me reposais en Christ, il semblait que Dieu prenait soin de mes journées. Chaque détail, chaque rendez-vous, chaque incident prenait sa place dans un ensemble harmonieux. Il n'y avait plus ni confusion ni conflits dans mes rendez-vous et dans mes plans.

Mon seul regret était de ne pas avoir fait beaucoup plus tôt cette expérience de m'abandonner totalement à Dieu.



A peu près à cette époque, Oral Roberts vint à Fayetteville. Une immense tente avait été dressée. Chaque soir, des milliers de personnes venaient l'entendre prêcher et prier pour les malades. Je désirais le rencontrer personnellement. M'étant informé du nom du pasteur local qui serait responsable de la réunion, j'allai le voir et lui offris mes services.

Il était abasourdi : un aumônier méthodiste qui voulait participer à la campagne ! Jusque-là, il n'avait pu obtenir que la collaboration de pasteurs pentecôtistes.

Dès le premier soir, je pris donc place sur la plateforme, en uniforme. J'étais tout près d'Oral Roberts lorsqu'il pria pour les malades, et je vis des personnes guéries, de véritables transformations physiques. Quelle expérience merveilleuse !

Mes amis aumôniers me laissèrent entendre que si je continuais à m'afficher dans de tels endroits avec des hommes comme Oral Roberts, je devrais renoncer à tout avancement dans l'aumônerie de l'armée ! Ils avaient probablement raison. Mais, plutôt que de rechercher l'approbation des hommes, je préférais obéir à Dieu et voir sa puissance réellement à l'œuvre.

La semaine suivante, je feuilletai par hasard la liste des aumôniers promus lieutenants-colonels. Je n'étais pas major depuis assez longtemps pour en faire partie, mais, à ma stupéfaction, mon nom figurait sur la liste ! J'appris plus tard que l'armée avait le droit de nommer cinq pour cent des officiers avant qu'ils soient éligibles selon les règlements ordinaires.

Tout ce qui me vint à l'esprit fut : « Merci, Seigneur de me montrer que je peux placer ma confiance en toi pour toutes mes affaires ! »



L'obéissance signifiait aussi parfois aller à l'encontre des désirs expressément formulés par ceux qui demandaient notre aide.

Un jeune lieutenant vint me voir avec sa femme :

— Elle aimerait qu'on prie pour qu'elle reçoive le baptême dans le Saint-Esprit, dit-il.

J'éprouvai alors une sorte de malaise intérieur : quelque chose me disait que cette jeune femme l'avait déjà reçu. Elle n'avait pas dit un mot depuis son entrée dans mon bureau ; et cependant je *savais* qu'elle était baptisée dans le Saint-Esprit.

— Vous avez déjà reçu le baptême dans l'Esprit, dis-je, vous n'avez pas besoin qu'on prie pour cela.

— Mais comment le savez-vous ? fit-elle, surprise. J'ai tellement désiré cette expérience, et depuis qu'on a prié pour moi, j'essaie de croire que j'ai reçu ce baptême.

— Je le sais parce que le Saint-Esprit me le dit, répondis-je. Il dit aussi qu'avant même de vous lever vous en recevrez le signe : vous parlerez dans une langue nouvelle.

« Voilà qui n'est pas ordinaire, pensai-je. Et si rien ne se passe ? Sa foi en sera sûrement ébranlée ! » Cependant j'avais une certitude intérieure. Je les invitai tous deux à se joindre à moi dans une prière de reconnaissance pour ce que Dieu avait déjà fait. Avant même d'avoir fini, je l'entendis prier doucement dans une nouvelle langue. Elle était tellement remplie de joie qu'elle volait presque en quittant mon bureau !



Un jour, un jeune soldat vint me voir. Je me souvenais de la prière que j'avais faite pour lui : « Dieu, fais qu'il ne fume plus jamais ! »

Son visage était rayonnant.

— Aumônier, explosa-t-il, vous ne croirez jamais ce qui m'est arrivé après votre départ !

J'avais vu assez de choses étonnantes pendant ce mois pour croire n'importe quoi.

— Mais si, je suis prêt à le croire, racontez-moi cela !

— Lorsque vous êtes parti, j'ai bien ri en pensant : « Ce sera facile. Je n'ai qu'à fumer pour lui prouver que Dieu ne répond pas aux prières ! » Alors je suis allé aux WC pour allumer une cigarette — mais dès la première bouffée, je me suis mis à vomir. Je me suis dit que c'était un pur hasard, que j'avais sûrement mangé quelque chose qui ne m'avait pas convenu. Plus tard dans l'après-midi, j'ai essayé encore une fois. Même chose. Les trois jours suivants, chaque fois que j'ai essayé de fumer, je me suis mis à vomir. Maintenant rien que l'idée de fumer me donne la nausée.

Je jubilais. Jésus-Christ a promis que le Saint-Esprit nous conduirait dans toute la vérité : j'avais bien compris ses instructions.

Quelques jours plus tard le soldat revint.

— Aumônier, voulez-vous faire encore une prière pour moi ?

— Mais oui, bien sûr !

— Voulez-vous prier pour que Dieu me pardonne mes péchés et m'aide à accepter Christ comme mon Sauveur ?

Quelques minutes plus tard, nous étions à genoux, et il acceptait Christ avec joie.

Quelques mois plus tard, je racontais cette histoire dans la Première Eglise Baptiste de Columbus en Géorgie. Après la réunion, un homme vint me dire :

— Je faisais partie de la 82^{ème} division lorsque c'est arrivé. Votre soldat racontait à toute la compagnie comment son aumônier avait réussi à le faire cesser de fumer !

Quelle merveilleuse vérité ! Non seulement Dieu sauve, mais il pense ce qu'il dit quand il nous promet de nous façonner et de nous recréer à son image. Il peut littéralement enlever nos vieilles habitudes, nos défauts et nos pensées impures, et il nous renouvelle dans notre être tout entier.



Il n'y avait que deux mois que j'avais reçu le baptême dans le Saint-Esprit et il me semblait déjà avoir vécu toute une vie dans cette dimension nouvelle.

Maintenant j'allais devoir affronter les puissances de l'ennemi. Je fus soudain victime d'un mal peu ordinaire. Toute ma vie j'avais été fort comme un cheval et en excellente condition physique. Maintenant, chaque fois que je faisais le moindre exercice, mon cœur commençait à battre rapidement. J'étais faible et j'avais mal partout. De mauvais gré, je gardai le lit une semaine. Mon état ne s'améliora pas. Je me rendis à l'hôpital pour avoir le diagnostic médical ; ils me couchèrent séance tenante sur un brancard et me mirent au lit d'urgence. Les tests successifs ne montrèrent pas où était le mal. Je me sentais misérable, faible et souffrant. Au lieu de s'améliorer, ma condition semblait plutôt empirer. A cette allure, la mort était proche. Toute mon énergie avait fondu. L'avenir s'éteignait.

Soudain, une nuit, alors que je me demandais si la fin approchait, je reçus une forte pensée de l'Esprit :

— Est-ce que tu as encore confiance en moi ?

— Oui, Seigneur, murmurai-je dans la pièce obscure. Une douce paix m'envahit et je sombrai dans un profond sommeil.

Le lendemain matin, je me sentais beaucoup mieux. Les docteurs insistèrent pour que je reste alité un certain temps. J'étais reconnaissant pour ces jours de prière, de louange et d'étude.

Un jour, en lisant un livre de Glenn Clark, je réalisai que la voix à l'intérieur de moi me demandait :

— Veux-tu maintenant vivre comme Jésus ?

Je ne pouvais que répondre :

— Oui, Seigneur.

— Mais tes pensées et tes désirs, sont-ils purs ?

— Non, Seigneur.

— Veux-tu qu'ils le deviennent ?

— Oui, Seigneur ! Toute ma vie j'ai lutté contre mes pensées et mes désirs impurs.

— Veux-tu me donner toutes tes pensées impures ?

— Oui, Seigneur.

— Pour toujours ?

— Oh oui, Seigneur ! pour toujours !

Soudain ce fut comme si un poids m'était enlevé et qu'un brouillard s'était dissipé.

Tout était propre et pur. La porte s'ouvrit et une jeune infirmière entra. Je la suivis des yeux. C'était une jolie jeune fille... Mais ma seule pensée fut : « Quelle belle enfant de Dieu ! » Pas l'ombre d'une pensée de tentation.



De retour à la maison, je me rendis à notre groupe de prière et je me sentis fortement poussé à demander qu'on prie pour moi. D'ordinaire, c'était toujours moi qui priais pour les autres. Je m'assis sur une chaise au milieu du groupe, qui se prépara à prier pour moi.

— Que voulez-vous que nous demandions à Dieu pour vous ?

Je réfléchis un moment :

— Demandez au Seigneur qu'il se serve de moi davantage.

La prière commença. Soudain je vis, en Esprit, Jésus agenouillé devant moi. Ses mains tenaient mes pieds. Sa tête reposait sur mes genoux.

Il disait :

— Je ne veux pas me servir de toi. Je veux que toi, tu te serves de moi.

Une porte s'était ouverte sur une nouvelle compréhension de Jésus. Il veut se donner lui-même à chaque moment de notre vie tout aussi entièrement qu'il s'est donné à la croix.

Nous n'avons rien à lui donner ; nous ne pouvons que recevoir de lui !

Au Vietnam



En 1966 je reçus l'ordre d'aller au Vietnam avec le 80^{ème} Groupe de Renfort Général, alors stationné à Fort Bragg.

Notre compagnie s'embarqua à San-Francisco. Tandis que nous quitions la baie pour avancer en pleine mer, je me tenais au bastingage, et je sentais la paix de Dieu baigner toutes choses en moi et autour de moi. Je savais que j'étais dans sa volonté.

A bord, j'organisai immédiatement un groupe de prière, des études bibliques et des cultes réguliers. Notre traversée dura vingt et un jours, et chaque jour plusieurs hommes acceptèrent Christ.

Le diable me chuchotait fréquemment à l'oreille : « C'est uniquement parce qu'ils vont au Vietnam. Leur décision n'est pas sincère, voyons ! »

Quelques mois plus tard, j'eus la preuve que le diable n'est qu'un fieffé menteur. La plupart de ceux qui s'étaient décidés pour Christ faisaient partie d'une unité qui nous quitta à notre arrivée au Vietnam. Un jour, en rendant visite à cette compagnie, je rencontrai le sergent. Il explosa presque de joie : « Praise the Lord, Aumônier ! »

Il me parla de tout ce que Dieu avait fait. Ensemble nous allâmes voir ceux qui avaient accepté

Christ sur le bateau. Ils me racontèrent qu'ils faisaient ensemble des études bibliques et qu'ils avaient amené d'autres hommes à Christ.

— Vous vous souvenez du lieutenant Stover ? demandèrent-ils.

— Bien sûr que je m'en souviens !

En effet, je me rappelais l'après-midi où, sur le pont, il m'avait confessé s'être éloigné de Dieu pendant ses années d'études. Il avait reconsacré sa vie à Christ, là sur le pont, et m'avait promis qu'aussitôt sorti de l'armée, il répondrait à l'appel qu'il avait reçu — un appel à servir Dieu dans un ministère à plein temps.

— Il a aussi mis sur pied une immense chorale, et les hommes raffolent de chanter avec lui.

Ils me conduisirent auprès du lieutenant, et ce fut une joyeuse réunion.



Aussitôt arrivé à Cam Rahn Bay, j'organisai un groupe de prière le samedi soir. Bientôt nous fûmes vingt-cinq à nous réunir chaque semaine. Je commençai par ce défi : avons-nous la foi que Dieu répondrait à nos prières si nous voulions simplement lui faire confiance ?

Durant plusieurs semaines, j'incitai les membres du groupe à formuler dans la prière des requêtes précises. Un soir finalement, un sous-officier me dit :

— Aumônier, voudriez-vous prier pour ma femme ? Il y a six ans que nous sommes mariés et elle est tellement opposée à la religion qu'elle ne veut pas même me laisser faire la prière à table. Je ne crois pas que cela

serve à grand-chose de prier pour elle, mais j'aimerais bien que vous tentiez quand même.

C'était, pour un début, une requête peu commune. Mais j'étais en train d'apprendre que Dieu sait comment s'y prendre. Je demandai aux hommes de former un cercle en se tenant par la main, et nous nous mîmes alors à prier pour notre premier miracle.

Aucun d'eux n'avait jamais eu la foi pour un miracle. Mais ils étaient d'accord d'essayer. Je leur avais fait part des choses merveilleuses que Dieu avait faites dans ma vie depuis que j'avais reçu le baptême dans le Saint-Esprit. Et au Vietnam, près du front, éloignés des distractions de la maison, ils étaient ouverts et prêts à saisir les vérités profondes de l'Esprit.

Deux semaines plus tard, notre sous-officier arrivait au groupe de prière avec une lettre à la main. Les larmes roulaient sur son visage à mesure qu'il nous la lisait :

Mon chéri,

Tu vas certainement avoir de la peine à croire ce qui s'est passé ici à la maison. Samedi matin, il y a de cela une semaine, j'étais près de l'évier de la cuisine et j'ai fait une expérience extraordinaire. C'était comme si je voyais tout à coup flotter devant mes yeux une grande banderole blanche où était écrit en grandes lettres noires le mot « REVEIL ». Malgré tous mes efforts, impossible de chasser ce mot de ma pensée : il est resté devant mes yeux toute la matinée. A midi, j'étais réellement bouleversée. J'ai téléphoné à ta sœur pour lui demander si elle avait vu une affiche avec ce mot-là quelque part en ville. Je pensais l'avoir peut-être vue moi-même. Elle m'a répondu qu'elle

*n'avait rien vu de semblable, mais que dans leur église, il y avait en ce moment une mission de réveil.*¹

— *Aimerais-tu y venir ? m'a-t-elle demandé.*

— *Tu sais bien que je ne vais jamais à ce genre de choses.*

Mais la banderole restait toujours là devant mes yeux. Le soir, c'était tellement fort que j'ai téléphoné à ta sœur pour lui demander si je pouvais l'accompagner. Durant la réunion, il y a eu un appel et je me suis avancée. J'ai attendu une semaine avant de t'écrire, car je voulais être sûre d'avoir réellement donné ma vie à Christ. Mais oui, chéri, c'est vrai ! J'ai été baptisée aujourd'hui et je suis tellement heureuse. Je suis impatiente que tu reviennes pour que nous ayons un vrai foyer chrétien.

¹ Expression d'origine anglo-saxonne utilisée dans les milieux évangéliques pour désigner une série de réunions d'évangélisation et d'édification (N. d. t.)

— Aumônier, continua le sous-officier, savez-vous quelle heure il était ici quand c'était samedi matin chez nous ?

Je secouai la tête négativement.

— C'était samedi soir, quand nous avons prié pour elle. C'est à cette heure-là qu'elle a commencé à voir la banderole. Et vous vous rappelez le dimanche matin ?

— Oui, je m'en souviens.

Il s'était avancé lors de l'appel à la fin du culte. Je lui avais dit :

— Je croyais que vous étiez déjà chrétien ?

A quoi il avait répondu :

— En effet. Mais, alors que j'étais assis à ma place, j'ai eu l'impression très forte que si je m'avançais, cela aiderait ma femme d'une manière ou d'une autre.

Maintenant il me regardait et ses larmes coulaient librement.

— Aumônier, savez-vous quelle heure il était là-bas ?

En un éclair, je compris : c'était samedi soir. Et ce samedi soir-là, sa femme acceptait Christ. Une sorte de secousse électrique traversa notre groupe. Les larmes roulaient sur bien des joues. Ainsi, par expérience, les hommes avaient appris que Dieu répond réellement à la prière.



Un sergent était assis à côté du sous-officier. Je pouvais voir qu'il était profondément troublé :

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demandai-je.

— Aumônier, ma femme est comme la sienne, elle ne veut aucune sorte de religion chez nous. Je réalise que si j'avais eu un peu de foi il y a deux semaines, nous aurions pu prier pour elle aussi, et peut-être qu'il lui serait arrivé la même chose.

Quelle coïncidence ! Bien loin au Vietnam, deux soldats avaient le même problème particulier. Avec enthousiasme, je proposai :

— Prions tout de suite pour votre femme !

— Aumônier, je crois que j'ai raté l'occasion. Et je n'ai pas la foi pour prier maintenant.

— Vous ne dépendez pas seulement de votre foi, lui répondis-je. Croyez seulement à nos prières et nous aurons la foi pour vous.

Nous joignîmes les mains et tout le groupe se mit à prier. Les hommes avaient une ferveur nouvelle. Ils commençaient à réaliser que Dieu entend et qu'il répond à la prière.

Le lendemain matin, j'étais à mon travail quand le sergent bondit dans mon bureau, un grand sourire aux lèvres et une lettre à la main.

— Ne me dites pas que vous avez déjà reçu une réponse ! lui dis-je en plaisantant.

— Bien sûr que je l'ai !

Il était transporté de joie, et soudain cette parole du livre d'Esaïe me vint à la pensée : « Avant qu'ils crient, je les exaucerai ». Était-ce vraiment cela ?

— Et que dit la lettre ?

C'était presque le duplicata de celle que nous avions entendue le soir précédent. La femme du sergent avait été également sauvée, baptisée, et même, elle enseignait déjà une classe d'école du dimanche.

— Oh ! Dieu, murmurai-je, je t'aime, je t'aime, je t'aime !



Un samedi soir, un nouvel officier vint à notre réunion. Il n'était visiblement pas d'accord avec notre manière de prier.

— Aumônier, si Dieu répond réellement aux prières, pourquoi ne fait-il pas quelque chose de grand ?... Pourquoi pas un miracle ?

— Quoi par exemple ? demandai-je tranquillement.

— Le premier jour où notre petit garçon a pu se tenir sur ses jambes, il a regardé ses pieds et s'est mis à pleurer de douleur. Nous l'avons fait examiner par tous les docteurs de la ville et tous les spécialistes de la région. Nous lui avons fait faire des supports, des plâtres, des bandages, des souliers spéciaux, mais cela n'a servi à rien. Il a sept ans maintenant, et chaque soir ma femme lui met les pieds sur un coussin pour le masser avant qu'il puisse s'endormir. Pourquoi Dieu ne fait-il pas quelque chose pour lui ?

Je demandai à Dieu de me montrer comment prier, puis je lui dis :

— Nous allons prier et Dieu le guérira.

Je me sentais plein d'assurance, et j'ajoutai :

— Vous ne le croyez pas, mais nous, nous le croyons : Dieu va le guérir. Joignez-vous au cercle, nous allons prier.

Les hommes avaient faim et soif de voir Dieu agir. C'était notre troisième requête pour quelqu'un qui était au pays, et je savais que c'était Dieu qui l'avait suscitée.

Deux semaines plus tard, une autre lettre arrivait :

Chéri, j'ai attendu une semaine avant de t'annoncer quelque chose qui est presque trop beau pour être vrai. Il y a huit jours, j'ai remarqué que, pour la première fois de sa vie, Paul n'avait pas parlé de ses pieds de toute la journée. Ce soir-là, il est allé se coucher sans coussin sous les pieds. Je voulais te l'écrire tout de suite, mais j'avais peur de te donner de faux espoirs. Le jour suivant, c'était pareil. Il y a maintenant une semaine qu'il ne se plaint plus des pieds !

— Aumônier, c'est incroyable ! s'exclama l'officier, luttant pour retenir ses larmes. Le jour où les pieds de mon garçon ont cessé de le faire souffrir, c'est exactement le jour où nous avons prié pour lui.

Pendant les mois qui suivirent, chaque fois que je voyais l'officier, il levait les bras au ciel avec enthousiasme en disant :

— Ses pieds ne lui font plus mal !

Dès lors, la foi de nos hommes commença à grandir. Il y avait de plus en plus d'exaucements. D'autres hommes se joignirent à notre groupe pour entendre parler des choses extraordinaires qui s'y passaient. En chaire le dimanche matin, je commençai à lire les lettres et les témoignages des prières exaucées, et chaque jour des hommes me faisaient signe en s'écriant :

— Alors, Aumônier, de nouveaux miracles ?
Souvent je répondais :

— Oui, le plus grand de tous les miracles : il y a encore quelqu'un qui a accepté Christ et reçu la vie éternelle !



Comme l'Esprit du Seigneur agissait parmi nous, bien des hommes furent attirés à Christ.

Un dimanche matin, à la suite d'un appel, beaucoup s'étaient avancés pour prier. Après la réunion, je me rendis dans mon bureau pour passer quelques minutes seul avec le Seigneur. Je m'apprêtais à sortir quand soudain un sergent s'engouffra dans la porte et tomba à genoux au milieu de la pièce.

— Je vous en supplie, priez pour moi ! cria-t-il, en proie à une grande angoisse.

Il commença alors à confesser ses péchés : immoralité, alcoolisme, drogue, négligence envers sa femme et ses enfants... L'un après l'autre ses péchés sortaient, des larmes de repentance inondaient son visage. Quand il eut terminé, je lui dis que Dieu l'aimait et avait envoyé Jésus-Christ mourir sur la croix pour chacun des péchés qu'il venait de confesser.

— Tout ce que vous avez à faire, c'est d'accepter Christ comme votre Sauveur, et Dieu vous donnera la vie éternelle ainsi qu'un pardon total.

— Oh ! oui, oui, je l'accepte comme mon Sauveur, fit-il au milieu de ses sanglots.

Un sourire de paix et de joie illumina son visage lorsqu'il commença à remercier et à louer Dieu.

Il m'expliqua plus tard ce qui l'avait amené à faire une telle irruption dans mon bureau. Très tôt ce matin-là, en se rendant à la poste, il était passé près de la chapelle. Il s'était senti soudain poussé à y entrer. « C'est idiot, pensa-t-il, il y a six ans que je n'ai pas mis les pieds dans une église, et je n'ai aucune raison d'y aller maintenant ! » Il continua donc sa route, mais quelque chose le poussait à rebrousser chemin. Finalement il se décida à entrer dans la chapelle où se déroulait justement une réunion. Il s'assit et resta là jusqu'à la fin. Lorsque la congrégation se leva pour chanter le dernier cantique, il réalisa qu'il tremblait tellement qu'il ne pouvait se tenir debout qu'en s'appuyant sur la chaise devant lui. Il était rempli de crainte à l'idée qu'il pouvait s'écrouler d'un moment à l'autre. Il se sentait fortement poussé à s'avancer et à livrer sa vie à Dieu.

— Impossible, je ne peux pas, argumentait-il en lui-même.

Il sortit de la chapelle. Mais, une fois dehors, dans la rue, les jambes commencèrent à lui manquer. Il se rendit compte qu'il ne pourrait tenir debout plus longtemps. Une voix intérieure lui ordonnait : « C'est maintenant. Maintenant ! » Il devait obéir à Dieu, sinon Dieu le laisserait mourir. Sans plus attendre, il fit demi-tour et courut à la chapelle pour se précipiter dans mon bureau.



L'un de nos aumôniers était un baptiste des États du Sud. Nous étions bons amis, il aimait le Seigneur, mais ce qui l'effrayait terriblement, c'était que, selon lui, j'attachais beaucoup trop d'importance au Saint-Esprit. La guérison par la foi, le fait de chasser les démons, d'être rempli du Saint-Esprit et d'expérimenter les dons spirituels, tout cela lui était complètement étranger. Il vint à l'une de nos réunions de prière.

— Désolé, fit-il en sortant, mais je ne pourrai plus y venir !

Ce qui le troublait particulièrement, c'était de voir l'un des nôtres s'asseoir sur une chaise, tandis que les autres faisaient cercle autour de lui et que quelques-uns lui imposaient les mains en demandant à Dieu de répondre à son besoin particulier. Jamais auparavant il n'avait vu cette pratique, qui ne lui semblait pas chrétienne.

Ceux qui continuaient à venir au groupe le tenaient au courant de tout ce qui se passait : des hommes découragés, vaincus et prêts à tout abandonner, venaient nous demander de prier pour eux. Ils lui rapportaient ensuite comment ils avaient expérimenté une libération totale de leurs fardeaux : ils s'étaient assis au centre du cercle en demandant l'intercession, et après la prière et l'imposition des mains, ils avaient été remplis d'une paix et d'une joie durables. Ils lui décrivaient aussi combien Christ était devenu plus réel dans leur vie à partir de ce moment béni.

Ces choses troublaient l'aumônier. Peu à peu, il commença à réaliser que Dieu travaille de diverses manières et souvent bien différemment de ce qu'il avait vu et expérimenté jusque là. Survint alors un événement inattendu.

Un aumônier d'une autre unité de combat fut tué. Mon ami fut appelé à le remplacer sans délai. Naturellement, il ressentait un peu d'appréhension à cette idée. Il vint me faire ses adieux dans mon bureau. Là, il confessa que le témoignage rendu par notre groupe de prière avait commencé à prendre une grande signification pour lui. Puis il s'agenouilla, tout en pleurs. Il prit mes mains et les plaça sur sa tête :

— Merlin, s'il te plaît, prie pour moi... comme tu pries d'habitude.

Doucement je me mis à prier pour lui en langues. Au fur et à mesure que je priais, je le voyais de plus en plus rempli de joie et de paix. Riant à travers ses larmes, il me dit que toutes ses craintes l'avaient quitté. Il était prêt à partir pour l'unité de combat.

Quelques-semaines plus tard, il me téléphona pour me raconter qu'il avait failli être tué dans un accident d'hélicoptère le jour de son arrivée.

— Même à ce moment-là, me dit-il, je me sentais rempli d'une confiance et d'un amour débordants pour Jésus-Christ.



Mon unité se rendit au nord, à Chu Lai, pour rejoindre la division américaine. Nous étions alors avec les Marines au plus fort des combats. Dieu multiplia les preuves de sa puissance protectrice envers ses enfants. Lorsque nous nous confions en lui, aucune force sur terre ne peut toucher à notre vie sans que ce soit sa volonté.

En plusieurs occasions, lors de mes déplacements, il m'arriva de sentir à la dernière minute que je devais changer mes plans. Plus tard, je réalisai que chaque fois que j'avais obéi à une telle impulsion, j'avais évité un accident qui aurait pu être mortel.

Un jour, alors que je devais tenir une réunion sur la plage pour des hommes qui déchargeaient des bombes de 250 kg, j'eus à la toute dernière minute un fort pressentiment m'indiquant qu'il fallait remettre ce service à plus tard. Au moment et à l'endroit exacts où nous devions nous rencontrer, une explosion fit sauter les bombes. Si nous avions été réunis là, plusieurs d'entre nous auraient été tués.

J'avais un vieil ami, Burton Hatch, qui était aumônier de division. Un dimanche, il m'invita à tenir la

réunion du soir. Plusieurs hommes s'approchèrent pour accepter Christ, et je priai avec chacun d'eux.

Le lendemain matin, l'un de ces hommes revint à la chapelle. Il arrivait dans un piteux état, les vêtements trempés et sales, les cheveux collés sur le front. Mais son visage rayonnait, et il ne cessait de répéter : « Praise the Lord ! Merci, Seigneur Jésus ! »

Tôt ce matin-là, cinq soldats et lui-même s'étaient équipés en vue d'un assaut : grenades à main, cartouchières autour du cou, lourds gilets pare-balles. Ils partirent donc en hélicoptère en direction du nord, en longeant la côte et en survolant la mer de Chine. Le pilote volait trop bas, et une grosse vague heurta soudain la partie inférieure de l'appareil. Secoué par un choc énorme, l'hélicoptère bascula et plongea droit dans l'eau. Les hommes furent projetés dans toutes les directions.

Le jeune soldat réalisa soudain qu'il était sous l'eau et s'enfonçait rapidement. Il tenta de remonter à la surface et réussit à happer une bouffée d'air avant de s'enfoncer à nouveau, alourdi par l'équipement. Il essaya désespérément de s'en libérer, mais en vain. Comme il continuait à couler, il se rappela tout à coup qu'il avait accepté Christ la veille au soir. Il était prêt à mourir. Et soudain, une grande paix envahit son être entier. Survivre, se débarrasser de tout cet attirail encombrant — cela n'avait somme toute plus d'importance pour lui maintenant.

Une fois encore, il remonta à la surface, mais coula de nouveau. La troisième fois, il se rendit compte qu'il était à bout de forces et que bientôt, il serait avec son Seigneur. A l'instant même, il sentit l'équipement se

détacher de lui, et revint à la surface. Sauvé ! Il nagea vers le rivage, où il constata qu'il était le seul survivant.



Après plusieurs mois passés à Chu Lai, je fus transféré au sud à Quin Yhan pour servir dans le 85^{ème} hôpital d'évacuation. On nous amenait là des hommes qui avaient été blessés quelques heures auparavant. Sans cesse je voyais la puissance de Dieu à l'œuvre. Ces hommes étaient prêts à accepter Christ. Les uns après les autres, ils me racontaient comment ils avaient été sauvés de la mort par une puissance qui dépassait leur compréhension.

— Et qu'est-ce que c'était ? demandais-je.

— Je ne peux pas l'expliquer, me répondit l'un d'eux ; mais tout à coup, j'ai senti que j'allais mourir. Et j'ai pris conscience d'une grande puissance qui m'entourait. Dès lors, j'étais sûr d'être en sécurité. Je savais que c'était Dieu, et qu'il ne voulait pas que je meure.

Souvent, ces hommes me demandaient pourquoi Dieu avait choisi de les sauver, eux. Je leur expliquais qu'il avait un but précis pour leur vie et qu'il le leur révélerait s'ils écoutaient sa voix.

J'allais de lit en lit, parlant aux blessés, et j'étais souvent vaincu par l'émotion. Ils étaient ensanglantés, affreusement mutilés et parfois mourants. Mais je n'en ai jamais entendu un seul se plaindre. Ils avaient confiance que l'œuvre qu'ils avaient accomplie était importante et que, pour une raison inconnue, ils avaient été sauvés de la mort. J'ai vu des infirmières se détourner pour cacher

leurs larmes en voyant la force et le courage de ces hommes. Malgré les pires souffrances, ils disaient avec un sourire : « Ça va bien ! »



Un soir, une infirmière m'appela à l'hôpital pour que je vienne parler à un major de l'armée. Lorsque celui-ci me vit, il commença à pleurer. Il était couvert de bandages. J'attendis là dix minutes, tandis qu'il essayait d'arrêter le flot de ses larmes. Je me demandais quel était son problème. Peut-être lui avait-on dit qu'on devait l'amputer ? Ses jambes étaient entourées de gros bandages et avaient l'air en piteux état. Peut-être avait-il reçu de mauvaises nouvelles de la maison ? Finalement, le major retrouva le contrôle de lui-même et commença à me faire un récit étonnant.

A peine quelques heures plus tôt, il était en hélicoptère avec d'autres passagers. Atteints par un tir au sol, ils s'étaient écrasés dans une jungle épaisse. Les six hommes avaient été projetés loin les uns des autres sur le flanc de la montagne. Quand le major revint à lui, il s'aperçut qu'il était trop grièvement blessé pour remuer. Il pouvait entendre les cris des autres hommes qui, eux non plus, ne pouvaient pas bouger. On entendait les coups de fusil se rapprocher. Les Viêt-Cong convergeaient vers l'endroit où ils avaient vu tomber l'appareil et venaient capturer les Américains.

Le major réalisa soudain que sa fin était proche. Les Viêt-Cong n'essaieraient pas de transporter leurs

ennemis blessés : ils allaient probablement se livrer au jeu cruel de les torturer à mort.

Il essaya de prier, mais réalisa qu'il ne savait comment faire. Il avait été à l'église toute sa vie, mais jamais il n'avait réellement parlé à Dieu. Tout à coup, il « sentit » que quelqu'un lui disait :

— Demande et crois, c'est tout.

Dans un sursaut d'angoisse et rempli d'une foi nouvelle, il cria :

— Oh ! Dieu, je t'en prie, aide-moi !

Pour la première fois de sa vie il avait parlé à Dieu ! Cependant il entendait les Viêt-Cong se rapprocher de plus en plus.

A des kilomètres de là, un autre hélicoptère de l'armée volait vers le nord. Plus tard, le pilote fit cet étrange récit : il s'était soudain senti fortement poussé à tourner vers l'est. « Mais pourquoi, raisonnait-il, puisque je dois me rendre au nord ? » Contrairement à tous les règlements militaires, il vira de 90 degrés et mit le cap vers l'est. Il se sentit encore plus fortement poussé à voler plus lentement et à basse altitude. Voilà qui était encore moins logique et encore plus contraire à tous les règlements de vol en territoire ennemi. Il aurait dû voler beaucoup plus haut et plus vite. Mais l'impulsion était si forte qu'il descendit jusqu'à toucher la cime des arbres, et se rendit compte qu'il cherchait à voir quelque chose. Et tout à coup, il aperçut les restes d'un hélicoptère éparpillés çà et là dans la jungle.

Il ne savait pas quand l'accident s'était produit, mais se sentit contraint d'aller contrôler. La jungle était si dense qu'il ne pouvait atterrir. Pendant qu'il restait sur

place au-dessus de la cime des arbres, un membre de l'équipage descendit au moyen d'un câble. En arrivant au sol, il vit les blessés. Il les accrocha l'un après l'autre au câble et les fit hisser dans l'hélicoptère. Dès que le dernier homme fut en sécurité, on le fit remonter à son tour. Comme il quittait le sol, les Viêt-Cong arrivaient et commençaient à tirer sur le sauveteur. Le pilote comprit la situation, et dès que l'homme fut dégagé des arbres, il prit de l'altitude et disparut. Quelques minutes plus tard, les blessés étaient à l'hôpital.

Quand le major eut terminé son récit, il me saisit la main et dit :

— Aumônier, je désirais que vous m'aidiez à remercier Dieu pour sa bonté envers moi. Je veux le servir le reste de ma vie.

Réjouissez-vous !



Je revins du Vietnam en 1967 et fus envoyé à Fort Benning en Géorgie. Vingt-trois ans auparavant j'en étais parti les menottes aux poings. Maintenant j'y revenais comme aumônier ! J'avais peine à me rappeler mes impressions d'alors.

Je fus nommé là aumônier de brigade pour les vingt et une compagnies d'aspirants. Quelle occasion extraordinaire de conduire à Christ de futurs chefs militaires !

C'était là un défi exaltant. Cependant, je n'étais toujours que trop conscient de mes propres manquements. J'en étais arrivé à voir la puissance de Dieu et à discerner sa présence en moi et autour de moi, mais j'étais souvent un instrument peu docile. Je passais par des jours de découragement, et je savais que ce n'était pas là le plan de Dieu à mon égard.

Je sondais les Ecritures à la recherche d'une solution. Dans Jean 17, je voyais Jésus priant son Père pour nous, ses disciples. Il disait : « ... Afin qu'ils aient en eux ma joie parfaite. » C'était ce que je voulais : la joie du Seigneur, non seulement quand tout allait bien, mais en tout temps. Puisque Jésus avait prié pour que j'aie cette

joie, qu'est-ce qui m'empêchait de l'expérimenter continuellement ?

Je lisais dans Matthieu 25.21 : « ... Tu as été fidèle en peu de chose, je te confierai beaucoup ; entre dans la joie de ton Maître ! » Ainsi il s'agissait d'« entrer ». Je devais faire quelque chose ; cette joie ne me serait pas donnée automatiquement. Mais comment faire pour « entrer dans ta joie », Seigneur ?

Dans Luc 6.23, Jésus nous parle de « tressaillir d'allégresse », de « sauter de joie ». Il nous indique même quand nous devons tressaillir d'allégresse : « ... Quand vous serez affamés,... quand on vous haïra,... quand on dira du mal de vous,... qu'on rejettera votre nom comme infâme,... réjouissez-vous en ce jour-là et tressaillez d'allégresse ! » Je n'avais jamais encore remarqué cela dans ma Bible.

— Comment peux-tu t'attendre à ce que je saute de joie dans de telles circonstances, Seigneur ?

Cela n'avait pas l'air logique ; mais plus je lisais la Bible et plus je trouvais de versets qui disaient la même chose. S'agissait-il d'un principe ?

La seconde Epître de Paul aux Corinthiens, chapitre 12, versets 9-10, ajoute : « Je me glorifierai donc bien plus volontiers de mes faiblesses afin que la puissance de Christ repose sur moi. C'est pourquoi je me plais dans les faiblesses, dans les outrages, dans les calamités, dans les persécutions, dans les détresses pour Christ ; car quand je suis faible, c'est alors que je suis fort ! »

Toutes ces formes d'adversité étaient vraiment des choses que je n'avais jamais appréciées jusqu'à présent. Je

n'aimais pas que les gens se dressent contre moi. Je n'aimais pas les contrariétés, ni les accidents, ni les échecs.

Mais toujours à nouveau je trouvais ces mots dans ma Bible : « Réjouissez-vous ! Dites merci en toutes choses ! » Le psalmiste parle continuellement de joie au milieu des ennuis. « Tu as changé mes lamentations en allégresse... Tu m'as ceint de joie » (Psaume 30.12).

J'étais d'accord d'essayer, mais comment ?



Un soir, dans un petit groupe de prière, je mæ mis à rire ; cela dura quinze minutes à peu près. Et tandis que je riais, je sentis Dieu me parler :

— Es-tu heureux que Jésus soit mort pour tes péchés ?

— Oui, Seigneur, j'en suis heureux, heureux !

— Cela te donne-t-il de la joie de penser qu'il est mort pour tes péchés ?

— Oui, Seigneur, cela me donne réellement de la joie.

— Cela te rend-il heureux de savoir qu'il t'a donné la vie éternelle par sa mort pour toi ?

— Oui, Seigneur, certainement.

— Dois-tu faire de grands efforts pour être réellement rempli de joie à la pensée qu'il est mort pour toi ?

— Non, Seigneur, je suis rempli de joie.

Je savais que Dieu voulait me faire comprendre combien il est facile d'être heureux que Jésus soit mort

pour moi. J'aurais pu battre des mains, rire et chanter en le remerciant de ce qu'il avait fait pour moi. Rien n'était plus important dans ma vie, rien ne pouvait me donner plus de joie.

Je continuai à rire, mais tout en moi faisait silence maintenant. Je sentais que Dieu allait m'apprendre quelque chose que je n'avais jamais réalisé jusque-là.

— Tu es reconnaissant qu'ils aient pris mon Fils et planté des clous dans ses mains. Cela te donne vraiment de la joie, n'est-ce pas ? Tu es reconnaissant qu'ils aient pris mon Fils et planté des clous dans ses pieds. Cela te rend réellement heureux qu'ils aient enfoncé une lance dans son côté et que le sang ait jailli de son corps et coulé sur le sol. Cela te rend profondément heureux qu'ils aient fait cela à mon Fils, n'est-ce pas, au point que tu ris de bonheur ?

Il se fit en moi un profond silence. Je ne savais que répondre.

— Tu es reconnaissant qu'on ait fait tout cela à mon Fils, n'est-ce pas ?

Finalement je dus répondre :

— Oui, Seigneur, c'est vrai. Je ne comprends pas, Père, mais je suis heureux.

Un instant, je me demandai si j'avais donné la fausse réponse. Peut-être avais-je mal compris ?

Alors à mon grand soulagement je l'entendis me dire :

— Oui, mon fils, je veux que tu sois reconnaissant ! Je veux que tu sois heureux ! Je veux que tu sois joyeux !

Je riais toujours, et ma joie intérieure augmenta lorsque je réalisai que Dieu voulait mon bonheur. Puis de nouveau le silence se fit : je savais que j'allais apprendre quelque chose.

— Maintenant écoute : tu n'auras jamais à supporter d'aussi grandes souffrances que celles endurées par mon Fils ; c'est pourquoi, chaque fois qu'il t'arrivera quelque chose, je veux que tu éprouves la même joie qu'au moment où je t'ai demandé si tu étais reconnaissant de la mort de Christ pour toi.

— Oui, Seigneur, je comprends. Pour le reste de ma vie, je serai reconnaissant. Je te louerai, je me réjouirai, je chanterai, je rirai, je crierai, je serai rempli de joie pour tout ce que tu permettras qu'il arrive dans ma vie !



Il m'était facile de promettre de me réjouir à ce moment-là. Après ces merveilleux instants de prière, la joie coulait comme un fleuve en moi et au travers de moi.

Le lendemain matin, j'étais assis sur le bord de mon lit, lorsque j'entendis une voix :

— Que fais-tu ?

— J'étais en train de me dire : « Si seulement je n'étais pas obligé de me lever ! »

— Je croyais pourtant que nous avions fait un pacte hier soir ?

— Mais Seigneur, je ne savais pas que cela comprenait ces choses-là !

— Rappelle-toi ce que j'ai dit : « En toutes choses. »

— Mais Seigneur, il faut que je sois honnête avec toi : il y a vingt ans que j'ai l'habitude de m'asseoir au bord de mon lit, chaque matin, avec une folle envie de me recoucher. Je me dis toujours : « Comme ce serait merveilleux si je pouvais me rendormir, juste pour cinq minutes ! »

Mais l'Esprit reprit :

— Tu devrais être reconnaissant que ce soit maintenant le moment de te lever.

— Seigneur, c'est trop pour moi. Je ne comprends pas.

Le Seigneur est toujours très patient et bienveillant :

— Désires-tu recevoir le désir d'être reconnaissant ?

— Oui, Seigneur, je le désire de tout mon cœur !

Ce soir-là, en allant me coucher, je priai : « Seigneur, c'est me demander beaucoup ! Il faudra que tu le fasses pour moi. Je me lèverai toutes les fois que tu me le diras, mais je ne sais pas comment je pourrai être reconnaissant que ce soit le moment de me lever ! »

Tout ce que je pus entendre fut :

— Est-ce que tu le désires ?

— Oui, Seigneur, je le désire.

Le lendemain matin, en m'éveillant, la première chose qui me vint à la pensée fut mon gros orteil droit. J'entendis :

— Regarde si tu peux le bouger.

Il fonctionnait à la perfection.

— Es-tu reconnaissant de pouvoir le remuer ?

— Oui, Seigneur.

— Maintenant, essaie ta cheville. Es-tu reconnaissant ?

— Oui, Seigneur.

— Et maintenant, ton genou. Es-tu reconnaissant ? Maintenant, regarde si tu peux t'asseoir.

— Oui, Seigneur, tout fonctionne ; mais il faut que je sois honnête avec toi : j'ai toujours envie de me recoucher et de me rendormir.

Avec une patience inlassable, il continua :

— Regarde si tu peux te lever. Es-tu reconnaissant ? Maintenant, regarde si tu peux marcher jusqu'à la salle de bains. Regarde-toi dans le miroir. Es-tu reconnaissant de pouvoir voir ?

— Oui, Seigneur.

— Maintenant, dis quelque chose.

— Alléluia !

— Es-tu content de pouvoir parler et entendre ?

— Oui, Seigneur.

Un grand silence s'établit alors. Je savais que, de ce silence, j'allais encore apprendre quelque chose de Dieu.

— Mon fils, parce que je t'aime, je vais t'enseigner à dire merci pour toutes choses. Tu peux apprendre cette leçon là où tu es, en jouissant de tous ces sujets de reconnaissance — ou bien je peux te faire retourner au lit et t'immobiliser là, dans l'incapacité de bouger, de voir ou d'entendre, jusqu'à ce que tu aies appris cette leçon !

Je sautai sur mes pieds en m'écriant :

— Seigneur, je comprends ! Je suis reconnaissant ! Je serai toujours reconnaissant !

Le lendemain matin et tous les matins suivants, ma première pensée en m'éveillant était : « Seigneur, je suis reconnaissant. Merci, Seigneur ! » Plus jamais je n'ai regretté que ce soit le moment de me lever.

Paul affirme : « Je me glorifierai plutôt de mes points faibles. » Me lever le matin avait été l'un de mes points faibles. Dieu m'ordonnait de l'empoigner et de changer cette corvée en joie, — et quand je le fis, la puissance de Christ et sa joie m'envahirent.



J'étais impatient de partager avec d'autres ma découverte, mais l'Esprit m'arrêta : il me fallait premièrement apprendre pour moi-même comment changer toute difficulté en joie, et être absolument sûr de cette victoire.

J'appris par cœur ces versets de 1 Thessaloniens 5.16-18 et me les répétais sans cesse : « Soyez toujours joyeux. Priez sans cesse. Dites merci en toutes choses, car c'est là ce que Dieu veut pour vous en Jésus-Christ. »

Un jour, j'approchais d'un feu vert, qui tourna soudain à l'orange, mais je réussis à passer, en toute légalité. Mon visage s'illumina d'un sourire de satisfaction. Je sentis la présence de Dieu, et il me dit : « Ne bouge plus — es-tu à l'écoute ? »

Sans cesser de sourire, je me mis à l'écoute.

— Pourquoi es-tu si heureux ?

— Parce que j'ai réussi à passer à l'orange. Merci Seigneur !

— Qu'aurais-tu fait si le feu avait changé plus tôt et que tu aies dû t'arrêter ?

— Seigneur, j'aurais certainement maugréé : « Il aurait pu au moins attendre que je sois passé ! »

— Tu ne sais pas que je contrôle même les feux de circulation ? C'est moi qui contrôle l'univers et même le temps. La prochaine fois que le feu passera au rouge, tu seras reconnaissant. Tu sauras que c'est moi qui ai voulu qu'il soit rouge.

Un peu plus tard, un feu passa au rouge juste devant mon nez. Je m'arrêtai et demandai à Dieu ce qu'il voulait que je fasse en attendant.

— Tu vois cet homme qui traverse la rue ? Il a désespérément besoin de tes prières. Prie pour lui, là où tu es !

Nous disons que nous croyons en Dieu. Mais croyons-nous réellement qu'il contrôle chaque détail de nos vies, ou pensons-nous qu'il s'occupe d'affaires plus importantes ? Jésus déclare que Dieu connaît le nombre des cheveux de notre tête. Alors comment ne pas croire qu'il s'intéresse de près à chaque détail de nos vies et en prend soin mieux encore que nous-mêmes ? Car je ne sais certainement pas combien j'ai de cheveux sur la tête, moi !

Dieu contrôle tout et travaille à faire concourir toutes choses au bien de ceux qui l'aiment (Rm 8.28).

Je commençais à faire davantage confiance à Dieu — mais Satan ? Ne peut-il pas s'introduire comme

un serpent dans notre vie et nous attaquer contre la volonté de Dieu ?

Dieu permit à Satan d'entrer en Judas pour qu'il trahisse son Fils. Il permit à Satan de rendre Pierre faible au point de renier Jésus. Il permit à Satan d'entrer dans le cœur des hommes qui complotèrent et crucifièrent Jésus-Christ. Dieu aurait pu les arrêter à n'importe quel moment, il aurait pu envoyer dix mille anges pour pulvériser tous les plans de Satan. Mais Dieu ne le fit pas. Parce qu'il savait que, lorsque toutes ces souffrances et tous ces péchés auraient passé au travers de Jésus, ils ressortiraient sous forme de joie, de louange et de victoire.

Satan ne peut nous toucher sans en avoir d'abord obtenu la permission de Dieu. Souvenons-nous que Dieu lui permit d'éprouver Job. Les seuls cas où il lui donne la permission de nous éprouver, c'est quand Dieu voit l'énorme potentiel caché dans cette épreuve — quand il sait qu'après avoir passé au travers de nous, elle ressortira sous forme de joie et de joie seulement !

Lorsque nous commençons à réaliser cela, Dieu peut bénir nos vies. La puissance du Christ ressuscité est en nous. Miracles, puissance et victoire feront partie intégrante de l'œuvre de Dieu dans nos vies quand nous aurons appris à nous réjouir en toutes circonstances.



Un matin, je montai dans ma voiture pour me rendre au travail. Elle ne voulait pas démarrer. Dans l'armée, pas d'excuse pour les retards. « OK, me voici,

Seigneur. Tu veux sûrement m'apprendre quelque chose. Alors merci de ce que cette voiture refuse de démarrer ! »

Au bout d'un moment quelqu'un passa et m'aida à la mettre en marche.

Le lendemain matin, même scène. « Merci Seigneur ! Je sais que tu dois avoir une raison merveilleuse de me laisser ici. Je te loue, Seigneur, et je suis rempli de joie ! » Et de nouveau, je pus démarrer.

Plus tard dans la journée, je conduisis ma voiture au garage du poste. J'expliquai mes ennuis au chef d'atelier. « Désolé, Aumônier, dit-il, mais celui qui répare d'habitude ce genre de voitures est à l'hôpital. Il a eu une crise cardiaque. Ça m'ennuie de vous le dire, mais il faut que vous alliez dans un garage civil. » Avec une expression de regret, il ajouta : « Ils savent que notre mécanicien est malade et ils vont profiter de vous... C'est ce qu'ils ont déjà fait avec tous ceux que je leur ai envoyés. »

Alors que je me rendais au garage « civil », une petite voix essayait de me chuchoter : « C'est terrible, tous ces civils qui essaient de profiter de nous autres militaires ! »

Aussitôt, j'ordonnai à cette pensée de retourner d'où elle venait, et je continuai à louer le Seigneur de ce qu'il voulait tourner cet incident à mon avantage. « Seigneur, je te loue, je sais que cela vient de toi ! »

J'entrai dans le garage. Son carnet à la main le garagiste s'approcha de moi et dit, avec un regard qui pouvait laisser supposer bien des choses :

— Puis-je vous aider, Monsieur ?

Je lui expliquai mon cas et il passa en revue tout ce qui pouvait être à l'origine de la panne.

— On ne peut pas réparer cette pièce ici ; il faut l'envoyer dans un autre atelier. Il faudra peut-être faire une autre réparation, il peut y avoir d'autres choses qui ne marchent pas, mais on va chercher jusqu'à ce qu'on trouve.

— Et combien de temps cela va-t-il prendre ?

Il répondit avec un sourire :

— Désolé, Monsieur, mais je n'en ai aucune idée ; cela dépend de tant de choses !

Je voyais déjà la facture salée...

— Combien cela va-t-il coûter ?

— Désolé, Monsieur, ça non plus je ne peux pas vous le dire !

Notre garagiste avait raison. Ils allaient essayer de tirer de moi tout ce qu'ils pourraient. « Merci Seigneur ! Tu dois avoir de bonnes raisons pour cela. »

J'acceptai d'amener la voiture le lendemain matin et de la laisser jusqu'à ce qu'ils aient trouvé et réparé la panne.

Avec bien des difficultés, je réussis à démarrer. Je passai la première vitesse. Tout à coup, comme je commençais à avancer, le chef d'atelier me retint par le bras :

— Attendez une minute ! Je viens de penser à ce qu'il pourrait y avoir. Arrêtez le moteur !

Il ouvrit le capot et commença à toucher différentes pièces avec un tournevis. Au bout de quelques minutes, il me cria :

— Essayez maintenant !

J'appuyai sur le démarreur... le moteur partit et se mit à ronronner comme s'il était neuf.

— Magnifique ! Combien est-ce que je vous dois ?

— Rien du tout, Monsieur. Je suis tellement content d'avoir trouvé !

« Mon fils, fit la voix intérieure, ce que je voulais que tu saches, c'est que tu n'as plus à t'inquiéter : personne ne pourra profiter de toi, te faire du mal, ou te maltraiter, à moins que ce soit ma volonté. Ta vie est dans le creux de ma main, et tu peux me faire confiance en toutes choses. En continuant à me remercier en toutes circonstances, tu verras comment je mets parfaitement en place chaque détail de ta vie. »

— Alléluia, Seigneur ! m'écriai-je en sautant de joie sur mon siège. Merci Seigneur ! Merci de me faire découvrir toutes ces choses merveilleuses !

Je jubilais en réalisant que si j'avais grogné et si je m'étais plaint, tous ces ennuis ne m'auraient servi absolument à rien. Que d'occasions j'avais perdues en empêchant Dieu de m'enseigner combien il m'aimait ! La plupart d'entre nous portons ces problèmes comme de lourds fardeaux, mais Dieu a fait en sorte qu'en Christ tout ce qui nous arrive se transforme en pure joie.

Comme c'est glorieux de savoir qu'en ce moment même, Dieu veut remplir nos cœurs d'une joie débordante ! Non pas à cause de notre valeur, de notre propre justice ou de nos sacrifices. Cela ne dépend que d'une seule chose : notre foi au Seigneur Jésus.

Or la foi, c'est de croire que si la chaise sur laquelle j'ai pris place s'écroule sous moi, c'est sa volonté.

Que si le café est trop chaud ou le toast brûlé, c'est sa volonté.

Lorsque nous nous mettons vraiment à croire cela, la puissance de Dieu commence à se manifester pleinement dans notre vie. C'est cela que Jésus voulait nous expliquer lorsqu'il disait : « Sautez de joie lorsqu'on vous persécute... quand vous êtes pauvres... quand vous avez du chagrin ! »



Depuis plusieurs années, je souffrais de pénibles maux de tête. Je m'en plaignais rarement, remerciant seulement Dieu de ce que je ne souffrais pas autant que certaines personnes. Un jour Dieu me dit :

— Pourquoi est-ce que tu ne me remercies pas pour ce mal de tête ?

— Oh ! *pour cela ?*

— Oui, *pour cela !*

Je commençai à louer le Seigneur de m'avoir donné ces maux de tête afin de pouvoir faire grandir sa puissance dans ma vie. Mais les maux de tête empiraient. Je continuai à louer Dieu, mais à chaque pensée de louange, le mal s'aggravait. Je réalisai que Satan et l'Esprit de Christ combattaient en moi. La douleur atteignit son paroxysme. Je persévèrai dans la louange et les actions de grâces — et soudain, je fus inondé de joie. Une joie qui semblait ruisseler sur chacune des cellules de mon corps.

Jamais je n'avais expérimenté une telle puissance de joie. J'avais l'impression que si je faisais un seul pas,

j'allais m'envoler dans les airs. Et les maux de tête avaient disparu !



Depuis quinze ans, je souffrais aussi du rhume des foins au moins six mois par an. Pendant plusieurs semaines, cela allait si mal que j'éternuais, toussais et étais obligé de garder mon mouchoir sous le nez durant toute la journée. On m'avait fait des piqûres, j'avais essayé remède sur remède. J'avais prié, jeûné et prié encore. J'étais allé demander à tous ceux que je connaissais de près ou de loin de prier pour moi. En vain. Pas le moindre résultat.

Pourquoi Dieu me laissait-il souffrir ? Cela ne lui faisait-il donc rien que je me sente si misérable ?

Mon ami l'aumônier Curry Vaughan m'avait dit que je devais croire avec lui que Dieu voulait me guérir. J'évitais de le rencontrer lorsque j'avais une de ces périodes de rhume, car il affirmait toujours que je devais continuer à croire. Voilà quinze ans que j'essayais de croire — que pouvais-je donc faire de plus ?

Un jour, à midi, je devais prendre la parole lors d'une réunion d'hommes de l'Eglise Méthodiste de la localité. Comme j'arrivais à Columbus, mon nez commença à couler, et je me mis à éternuer si fort que j'avais de la peine à conduire. Alors la pensée me vint : « Loue-moi pour cela ! »

Je commençai à penser combien Dieu était bon de me laisser cette pénible allergie ; il la permettait pour m'enseigner quelque chose. Ce n'était pas par hasard que

j'étais allergique à tant de choses. C'était le plan de Dieu, à la fois pour sa gloire et pour mon bien.

— Merci Seigneur, pour ta bonté ! Puisque tu permets cela, je te fais confiance : tu me guériras quand tu voudras.

— Que veux-tu que je fasse ?

— Que tu me guérisses, Seigneur.

— Que je te guérisse ou que j'enlève les symptômes ?

— Comment, ce n'est pas la même chose, Seigneur ?

— Non, ce n'est pas la même chose.

— Bien, Seigneur, alors guéris-moi, et je ne ferai plus attention aux symptômes !

Ainsi, je compris que Dieu m'avait montré quelque chose de nouveau et de merveilleux. Dans le passé, chaque fois que j'avais prié pour ma guérison et essayé de croire, j'avais toujours été déçu lorsque les symptômes persistaient. Maintenant, je savais que les symptômes ne signifiaient rien. La foi dans les promesses de Dieu : voilà tout ce dont j'avais besoin ; dès lors, Satan pouvait produire tous les symptômes qu'il voulait !

En arrivant à proximité du lieu de réunion, mon nez coulait toujours comme une fontaine, et je n'arrêtais pas d'éternuer.

— Seigneur, dis-je, si tu veux que je me ridiculise, d'accord. Je vais laisser mon mouchoir ici dans la voiture et me rendre à l'église pour prêcher en ton nom.

Comme je me dirigeais vers l'église, je commençai à me sentir mieux. La réunion terminée, je réalisai soudain

que je ne ressentais plus les symptômes du rhume des foins.

Durant tous les jours qui suivirent, plus de symptômes. Puis un soir, alors que je me préparais à aller à une réunion de prière, mon nez se remit à couler.

— Seigneur, je ne peux pas aller à cette réunion de prière. Ces dames vont toutes penser que j'ai fait quelque chose de mal et que tu m'as enlevé la foi. Elles vont faire cercle autour de moi et me presser de croire que tu peux me guérir. Mais Seigneur, je sais que tu m'as guéri ! Alors, merci pour ces symptômes !

A la réunion, l'une des dames essaya de m'exhorter à croire.

— Mais Dieu m'a guéri ! insistai-je.

— Alors pourquoi reniflez-vous encore ?

— Je n'en sais rien, mais Dieu le sait, et je le loue pour cela.

Sur le chemin du retour, je continuai à remercier Dieu de ce qu'il dirigeait ma vie comme il le voulait. S'il autorisait Satan à me donner quelques claques, c'est qu'il devait avoir de bonnes raisons pour cela. Il avait permis que son propre Fils souffrît pour moi.

J'entendis la voix à l'intérieur de moi :

— Mon fils ?

— Oui, Seigneur ?

— Tu as été fidèle. Tu ne ressentiras plus jamais aucun de ces symptômes.

De nouveau, je me mis à sauter de joie sur mon siège. Plus jamais je ne prierais deux fois pour la même guérison. Dieu a dit : « Demandez et vous recevrez afin que votre joie soit parfaite » (Jn 16.24).

Louez-le !



Découvrir la puissance de la louange ! C'est l'une des expériences les plus passionnantes que j'aie jamais faites. Cependant, chaque fois que je voulais la partager avec quelqu'un, c'était comme si Dieu me disait : « Attends encore, ce n'est pas le moment ! »

Quand Ron vint me voir, il était l'image même de la misère et du désespoir.

— Aumônier, il faut que vous m'aidiez. Quand j'ai été enrôlé dans l'armée, ma femme a essayé de se suicider. Maintenant que j'ai reçu l'ordre de partir au Vietnam, elle menace de recommencer. Que faire ?

Ron était homme de loi, membre du barreau. Mais lorsqu'il avait été enrôlé, il avait préféré faire son service militaire comme simple soldat. Maintenant il était vraiment désespéré et incapable de résoudre le problème de sa femme.

— Ron, envoyez-moi votre femme, et je verrai ce que je peux faire.

Sue était la détresse personnifiée, avec un corps tout frêle. Elle entra et s'assit sur le bord d'une chaise, tremblant de la tête aux pieds. Les larmes ruisselaient sur son visage sans qu'elle pût les retenir.

— Aumônier, murmura-t-elle d'une voix à peine audible, j'ai peur, je ne peux pas vivre sans Ron.

Je la regardai. Une vague de compassion me fit monter les larmes aux yeux. Je connaissais l'histoire de Sue. Encore bébé, elle avait été adoptée, puis séparée de sa famille d'adoption. A part Ron elle n'avait maintenant plus personne au monde. Ils s'aimaient profondément, et je savais que si Ron partait au Vietnam, Sue resterait seule et devrait louer une chambre dans une ville inconnue.

Je priais silencieusement, demandant à Dieu la sagesse pour pouvoir la reconforter.

— Dis-lui d'être reconnaissante.

Je secouai la tête. Non, ce devait être une erreur. Je devais avoir mal compris.

— Elle, Seigneur ?

— Oui, tu peux commencer à partager ton expérience avec elle !

Je regardai Sue. En voyant son visage couvert de larmes, le cœur me manqua.

— Bien, Seigneur, je te fais confiance.

Souriant avec une assurance que j'étais loin de ressentir, j'engageai la conversation :

— Sue, je suis content que vous soyez venue ! Vous n'avez aucun souci à vous faire. Tout va s'arranger.

Sue se redressa, essuya ses larmes, et réussit à esquisser un petit sourire tremblant. Je continuai :

— Tout ce que je vous demande, c'est de vous agenouiller ici avec moi et de remercier Dieu de ce que Ron va partir au Vietnam.

Elle me regarda, complètement abasourdie. D'un mouvement de tête, je lui confirmai qu'elle avait bien entendu.

— Oui, Sue, il vous faut remercier Dieu. Instantanément, elle éclata en sanglots spasmodiques.

Je la calmai de mon mieux et commençai à lui lire les versets de la Bible sur lesquels j'avais appris à m'appuyer ces derniers mois.

« ...Dites merci en toutes choses, car c'est là ce que Dieu veut pour vous, en Jésus-Christ... Toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu » (1 Th 5.18 ; Rm 8.28). Prudemment, j'essayai de lui expliquer ces merveilleuses paroles qui, pour moi, s'étaient révélées si vraies.

Mais rien ne semblait l'aider. Sue croyait en Dieu et en Christ, mais dans son désespoir, sa foi ne lui apportait aucun réconfort. Finalement, elle quitta mon bureau en pleurs, sans paix, sans joie aucune.

— Seigneur, ai-je compris de travers ? Ce que j'ai dit à cette jeune femme ne l'a en tout cas pas réconfortée.

— Patience, mon fils. J'agis.

Le lendemain, Ron revint à mon bureau.

— Aumônier, qu'avez-vous dit à Sue ? Cela va encore plus mal qu'avant.

— J'ai donné à Sue la solution de son problème et maintenant je vais aussi vous la donner. Agenouillez-vous et remerciez Dieu de ce que vous allez partir au Vietnam et de ce que Sue est si bouleversée qu'elle menace de se suicider.

Ron ne comprenait pas non plus mon point de vue.

Je lui fis lire avec soin les mêmes versets : « ...Car c'est là ce que Dieu veut pour vous. »

— Maintenant je comprends pourquoi Sue n'a pas compris ; je n'y comprends rien non plus ! s'écria Ron. Et il me quitta.

Deux jours plus tard, ils revenaient.

— Aumônier, nous sommes désespérés. Il faut que vous fassiez quelque chose pour nous.

Ils espéraient tous deux qu'en ma qualité d'aumônier, je pourrais appuyer une demande de mutation pour Ron.

De nouveau je leur expliquai la seule solution que Dieu me donnait pour eux.

— « Toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu. » Si vous pouvez croire que Dieu utilise cette circonstance pour votre bien, vous n'aurez plus, alors, qu'à vous confier en lui et à le remercier, quelle que soit la tournure de la situation.

Ron et Sue se regardèrent.

— Nous n'avons rien à perdre, chérie, dit Ron.

Et tandis que nous étions là, agenouillés tous les trois, Sue pria :

— Seigneur, je te remercie de ce que Ron part au Vietnam. Ce doit être ta volonté. Je ne comprends pas, mais j'essaierai de comprendre.

Puis Ron pria à son tour :

— Seigneur, à moi aussi cela me paraît étrange, mais je me confie en toi. Merci de ce que je dois aller au Vietnam et de ce que Sue en est toute bouleversée. Merci, même si elle essaie de se faire du mal.

Sue et Ron ne semblaient pas aussi convaincus que moi, mais je remerciai le Seigneur de ce qu'ils essayaient de se soumettre.

Ils sortirent de mon bureau. Ce ne fut que plus tard que j'appris la suite de l'histoire.

Ron et Sue se rendirent à la chapelle et s'agenouillèrent devant l'estrade. Là ils remirent tous deux leurs vies à Dieu dans un abandon plus profond que jamais. Sue eut la force de prier :

— Dieu, je te remercie de ce que Ron part au Vietnam. Tu sais combien il me manquera. Tu sais aussi que je n'ai ni père, ni mère, ni frère, ni sœur, ni aucune famille. Mais je veux me confier en toi seul, Seigneur.

Ron pria à son tour :

— Seigneur, je te remercie, moi aussi. Je te remets Sue, elle est à toi et j'ai la certitude que tu prendras soin d'elle.

Sur ces paroles, ils se relevèrent et quittèrent la chapelle. Ron retourna à son unité, tandis que Sue revenait dans la salle d'attente à côté de mon bureau. Elle avait besoin d'être seule pour mettre de l'ordre dans ses pensées.

Alors qu'elle était là, assise, un jeune soldat entra et demanda à voir l'aumônier. Sue lui dit que, pour le moment, j'étais occupé.

— Mais si vous voulez attendre un instant, je lui dirai que vous êtes ici, offrit-elle.

— Bon, je vais attendre, dit le jeune soldat.

Comme il paraissait bouleversé, Sue lui demanda :

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Ma femme veut divorcer, répondit-il. Sue secoua la tête :

— Cela ne vous servira pas à grand-chose de voir cet aumônier-là, fit-elle.

Mais le soldat ne se laissa pas décourager pour autant, et tandis qu'ils attendaient, il sortit son portefeuille et commença à montrer à Sue des photos de sa femme et de ses enfants. Tout à coup, à l'une des photos, Sue s'écria :

— Qui est-ce ?

— C'est ma mère, répondit-il.

— Mais non, c'est la *mienne* ! s'exclama Sue, tremblante d'émotion.

— Impossible, répliqua le soldat, je n'ai pas de sœur.

— C'est elle, j'en suis sûre !

— Mais qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

— Quand j'étais petite, j'ai trouvé un jour, dans le bureau de mes parents, un papier qui prouvait que j'avais été adoptée. Dans le coin en haut à droite on voyait la photo de ma vraie mère. C'est elle ! C'est la même femme !

Et c'était vrai !

Des recherches révélèrent que Sue avait été promise en adoption avant sa naissance. Sa mère naturelle ne l'avait jamais revue ; elle n'avait aucune idée de ce qu'était devenue Sue et n'avait plus entendu parler d'elle depuis le jour de sa naissance.

Maintenant Sue avait un frère, un vrai frère et avec lui, toute une famille.

Était-ce une coïncidence ? Il y a plus de deux cent millions de personnes aux États-Unis. Quelles étaient, mathématiquement parlant, les chances pour que ce soldat vienne à mon bureau juste au moment où Sue venait de faire alliance avec Dieu et de le louer pour sa solitude et pour le fait qu'elle n'avait pas de famille ?...

Mais ce n'est pas tout. En rejoignant son unité, Ron rencontra un vieil ami de la faculté de droit, devenu officier.

— Salut mon vieux, où est-ce que tu vas comme ça ? s'exclama celui-ci en apercevant Ron.

— Praise the Lord ! je m'en vais au Vietnam ! répondit Ron.

Ils causèrent un moment, et l'officier juriste persuada Ron de demander son transfert, afin de pouvoir travailler avec lui.

Ron et Sue n'eurent pas à se séparer l'un de l'autre, et Sue n'eut plus besoin de s'accrocher à Ron par crainte de le perdre. Elle avait trouvé cette joyeuse confiance en Jésus-Christ et pouvait désormais le louer dans toutes les situations.



Plus tard, un aspirant vint me voir à mon bureau. Après avoir pleuré longuement et sans honte, il articula péniblement :

— Aumônier, il faut que vous m'aidiez. Ma femme demande le divorce. Son avocat m'a envoyé les papiers à signer. Je ne veux plus être officier. Je ne veux même plus rester à l'armée. Je vous en prie, aidez-moi !

— Je sais comment résoudre votre problème. Nous allons nous agenouiller et remercier Dieu de ce que votre femme demande le divorce.

Il ne comprenait pas mieux que Ron et Sue. Mais, après avoir regardé avec soin ce que disait la Bible à ce sujet, il résolut d'essayer. A genoux, il pria, remettant toute la situation à Dieu et le remerciant d'avoir permis que tout cela arrive.

De retour à son unité, il était tellement bouleversé qu'on lui donna congé pour le reste de la journée. Il s'allongea sur son lit, répétant inlassablement : « Merci, Seigneur, de ce que ma femme demande le divorce. Bien sûr, je ne comprends pas pourquoi, mais puisque ta parole ordonne de te dire merci pour toutes choses, eh ! bien je le fais ! » Toute la journée, il tourna et retourna les mêmes pensées dans sa tête. La nuit, il ne put dormir, et continua à remercier Dieu. Le lendemain il participa aux exercices comme dans un rêve, en répétant sans cesse : « Seigneur, tu sais que je ne comprends pas, mais je te remercie quand même ! »

Ce soir-là, alors qu'il était au mess en train de dîner, une idée le frappa soudain : « Seigneur, tu dois certainement savoir mieux que moi ce qui est pour mon bien. Je *sais* que tout cela est ta volonté pour moi. *Merci*, Seigneur ; maintenant je comprends ! »

Au même instant, on l'appela au téléphone, chose qui ne lui était encore jamais arrivée depuis qu'il était à l'école d'officiers.

Il saisit le récepteur et entendit quelqu'un pleurer à l'autre bout du fil.

— Chéri, est-ce que tu pourras me pardonner tout ce qui s'est passé ? Je ne veux plus divorcer !



Un jour, une dame vint me voir, contre son gré. Une de ses amies l'avait presque traînée dans mon bureau. Elle me raconta qu'elle avait sérieusement pensé à se suicider, et qu'elle ne voyait pas à quoi cela servirait d'en parler. Peu à peu, elle me donna des détails. Son mari avait eu un enfant avec une autre femme. C'étaient les parents du mari qui le gardaient. Chaque fois qu'elle allait rendre visite à ses beaux-parents, l'enfant était là. Mais le pire était que sa mère apparaissait généralement au même moment. Malgré leurs difficultés financières, son mari envoyait de l'argent à ses parents pour les aider à élever cet enfant illégitime. La malheureuse épouse ne pouvait plus continuer à vivre avec cette souffrance morale persistante.

— Vous pouvez cesser de vous inquiéter, lui dis-je, cela n'est plus nécessaire. Il y a une solution à votre problème.

Elle leva les yeux, l'air surpris.

— Ah oui ? laquelle ?

— Nous allons nous agenouiller ici et remercier Dieu pour l'enfant de votre mari.

De nouveau, je passai en revue les versets de la Bible qui parlent de remercier Dieu pour toutes choses. Finalement, elle essuya ses larmes et fut d'accord d'essayer. Nous priâmes ensemble, et elle quitta mon

bureau décidée à laisser à Dieu le soin de prendre en main tous ses problèmes.

Le lendemain matin, je lui téléphonai pour savoir comment elle allait.

— Merveilleusement bien !

— Ah oui... ?

— Oui, Aumônier, je vais merveilleusement bien ! Je me suis levée ce matin toute remplie de joie !

— Que s'est-il passé ?

— Hier, en rentrant à la maison, j'ai réfléchi à ce que je pourrais faire pour le bébé de mon mari, maintenant que j'ai remercié Dieu pour cette situation. Je me suis dit que, si j'étais réellement reconnaissante, je devais faire quelque chose. J'ai donc envoyé un chèque à mes beaux-parents en leur disant de l'employer pour le bébé. Ce matin, c'est absolument merveilleux, jamais je ne me suis sentie aussi heureuse.

Le lendemain, je lui téléphonai de nouveau.

— Je me sens encore mieux qu'hier, déclara-t-elle.

— Qu'avez-vous fait de nouveau ?

— J'ai pensé à une dame qui habite près de chez moi et qui a un enfant porteur d'un handicap mental. Je suis allée la voir ce matin et je lui ai demandé si je pouvais l'aider à s'occuper de son enfant. Elle était si étonnée qu'elle ne savait que répondre. Je suis donc restée, et j'ai commencé à faire ce que je pouvais.

— Vous savez vous occuper de ce genre d'enfants ?

— Oui, j'ai un diplôme d'éducatrice pour enfants inadaptés.

— Avez-vous déjà travaillé avec ces enfants depuis votre diplôme ?

— Mais non, Monsieur, c'est la première fois !

— Vous comprenez maintenant pourquoi Dieu a permis que tout ceci arrive ?

— Oui, Monsieur, je comprends, et maintenant je le loue réellement de tout mon cœur.

Depuis ce jour-là, c'est une autre femme. Ceux qui la connaissaient auparavant disaient qu'elle avait toujours l'air en proie à un profond chagrin. Maintenant, disent-ils, elle semble avoir découvert quelque merveilleux secret, et sa joie attire les gens à Christ.



Jésus n'a pas promis de changer les circonstances autour de nous, mais il a promis une grande paix et une joie profonde à ceux qui veulent apprendre à croire que Dieu contrôle et dirige concrètement *toutes choses*.

Le fait même de louer Dieu libère sa puissance dans des circonstances bien précises et lui permet de les transformer si telle est sa volonté. Très souvent, c'est notre propre attitude qui empêche Dieu de résoudre un problème. Certes, Dieu est souverain et pourrait passer outre à nos fausses manières de penser et d'agir, en les balayant d'un revers de main. Mais son plan parfait pour chacun d'entre nous est de nous amener à vivre en harmonie et en communion avec lui ; aussi permet-il dans nos vies certaines circonstances et certains incidents qui nous font prendre conscience de nos attitudes fausses.

J'en suis arrivé à croire que la louange est la forme la plus élevée de la communion avec Dieu et qu'elle libère toujours une grande puissance dans nos vies. Nous ne louons pas Dieu parce que nous *sentons* que tout va bien, ce doit être de notre part un *acte d'obéissance*. Bien souvent, la prière de louange commence par un acte de volonté. Si nous persévérons, la puissance de Dieu finit, d'une manière ou d'une autre, par se libérer en nous et dans notre situation particulière. Peut-être goutte à goutte, tout d'abord, puis comme un fleuve qui s'enfle et finit par nous submerger, faisant disparaître les anciennes blessures et leurs cicatrices.



La femme d'un soldat vint me voir pour un problème qui, elle en était convaincue, n'avait qu'une seule solution. Son mari était alcoolique depuis plusieurs années. Souvent, sa femme et ses enfants l'avaient trouvé par terre ivre-mort. C'est dans cet état, et complètement nu, qu'on l'avait trouvé un jour dans le hall d'entrée de l'immeuble.

Désespérée et à bout de forces, sa femme prit finalement la décision de le quitter en emmenant ses enfants avec elle. Ses amis la persuadèrent de venir au moins me trouver avant de mettre son plan à exécution.

— Dites-moi tout ce que vous voulez, Aumônier, mais ne me demandez pas de rester avec mon mari, dit-elle, je n'en suis pas capable.

— La question n'est pas que vous restiez ou non avec lui, répondis-je. Ce que je vous demande, c'est de remercier Dieu pour votre mari, tel qu'il est maintenant.

Je lui expliquai avec soin ce que la Bible enseigne quant au principe de remercier Dieu pour toutes choses, lui montrant que Dieu résoudreait son problème pour le mieux, si elle voulait essayer.

C'était tout à fait ridicule, pensait-elle, mais finalement elle accepta de s'agenouiller. Je priai Dieu, lui demandant de libérer en elle assez de foi pour croire qu'il est un Dieu d'amour et de puissance et qu'il tient l'univers dans sa main.

Elle finit par s'écrier :

— Oui, je le crois.

Deux semaines plus tard je lui téléphonai.

— C'est prodigieux, s'exclama-t-elle, mon mari est transformé. Cela fait deux semaines qu'il n'a pas bu !

— C'est merveilleux ! J'aimerais bien lui parler.

— Que voulez-vous dire ? fit-elle, surprise.

— Je pensais seulement que ce serait une bonne chose si je pouvais parler à votre mari de la puissance qui agit dans nos vies.

— Parce que vous ne lui avez encore rien dit ? répondit-elle, abasourdie.

— Non, je ne l'ai encore jamais rencontré.

— Aumônier, s'écria-t-elle, c'est un miracle ! Le jour même où je suis allée chez vous, il est rentré à la maison après son travail et, pour la première fois depuis sept ans, il n'est pas allé chercher sa bière dans le frigidaire ; au lieu de cela, il est allé au salon et s'est mis à

causer avec les enfants. J'étais sûre que vous lui aviez parlé !

Notre louange avait libéré la puissance de Dieu en lui permettant d'agir dans la vie d'une autre personne. La femme était en pleurs au bout du fil :

— Dieu soit loué, Aumônier, sanglotait-elle, maintenant je sais que c'est le Seigneur qui met en place tous les détails de notre vie.



Un jeune soldat s'évanouit, victime d'une crise cardiaque. On le conduisit à l'hôpital de Fort Benning. Il put en ressortir très vite, mais dut revenir pour de fréquents examens. Finalement, on décida de l'envoyer dans un autre hôpital pour l'opérer du cœur. Cette nouvelle le plongea dans un désespoir tel qu'il se mit à boire. Sa détresse empira, et il décida de s'enfuir. Il vola des vêtements à d'autres soldats dans les baraquements et prit la fuite dans la voiture d'un sergent. Mais il eut un accident, et la voiture fut complètement démolie.

Le malheureux fut donc arrêté et incarcéré en attendant le jugement. C'est alors qu'un autre soldat le conduisit à Christ. Quand j'allai le voir, il était encore profondément déprimé et craignait d'avoir gâché sa vie au point qu'elle n'aurait plus aucune utilité.

— Vos péchés sont pardonnés et oubliés, dis-je, cessez donc de considérer votre passé comme une chaîne autour de votre cou. Remerciez plutôt Dieu pour chaque détail de votre vie et croyez qu'il a permis toutes ces choses afin de vous amener là où vous êtes maintenant.

Avec lui, je cherchai dans la Bible la promesse de Dieu disant que toutes choses concourent au bien de ceux qui l'aiment.

— Et cela ne concerne pas seulement ce qui se passe après avoir remis sa vie entre les mains de Dieu, continuai-je ; Dieu peut employer même les erreurs et les manquements passés quand on les lui remet et qu'on le remercie pour tout.

Il comprit et se mit à remercier Dieu de tout son cœur pour tout ce qui était arrivé. Comme l'heure de son jugement approchait, son avocat lui annonça que le mieux qu'il pouvait espérer, c'était la dégradation et une condamnation de cinq ans. Le soldat resta inébranlable, affirmant que, quoi qu'il arrive, Dieu tenait sa vie entièrement dans sa main et accomplirait ce qui serait le meilleur pour lui.

La Haute Cour martiale ne se réunit que si les autorités militaires jugent que le délit mérite une peine sévère. Mais cette fois-ci, la séance se termina par une surprise : le soldat ne fut condamné qu'à six mois d'arrêts dans la prison locale et ne fut pas renvoyé de l'armée.

Avec l'aumônier Curry Vaughan, j'allai lui rendre visite en prison. Nous pensions avoir à lui prodiguer des encouragements, mais au contraire ce fut lui qui nous encouragea. Il était rempli d'une joie contagieuse. Bientôt la prison retentit de nos rires. Le jeune soldat ne pouvait tenir en place, il riait et chantait en gambadant dans le salon des visiteurs.

Avant de nous séparer, nous lui demandâmes comment il allait physiquement. Une opération du cœur avait donc été prévue pour lui, et médicalement parlant,

son état nécessitait toujours des soins. Il nous confessa qu'il se sentait très faible et que son cœur lui causait souvent des ennuis. Mais il ajouta :

— C'est merveilleux, Dieu prend soin de moi !

— Voulez-vous que nous priions maintenant pour votre guérison ?

— Oh ! oui, s'il vous plaît. Je crois que Dieu veut me guérir.

Nous lui imposâmes donc les mains avec la foi qu'en cet instant même, Dieu était là en Christ et le guérissait. Un sourire radieux éclaira le visage du soldat :

— Oui, je crois que c'est fait.

Quelques semaines plus tard, je parlai au commandant de sa compagnie :

— J'ai l'impression que c'est gaspiller l'argent du gouvernement que de garder cet homme en prison.

— Pourquoi donc, Aumônier ?

— Il n'est plus cet homme qui a volé des vêtements et une voiture qu'il a démolie. Il est complètement transformé maintenant.

Le commandant fut d'accord et le fit relâcher. Une semaine plus tard, je le rencontrai et lui demandai comment il se sentait.

— Aumônier, d'habitude j'étais fatigué après avoir fait cent mètres. Maintenant je peux courir, et j'ai l'impression d'être infatigable. Dieu m'a guéri !



Partout où j'allais maintenant, je faisais part de ce que j'avais découvert sur la puissance de la louange.

J'avais commencé à réaliser que la louange n'est pas seulement une forme d'adoration ou de prière, mais une manière d'engager la guerre spirituelle. Souvent, lorsqu'une personne commençait à louer Dieu pour les problèmes qui étaient devant elle, Satan redoublait ses attaques, et la situation paraissait empirer au lieu de s'améliorer. Beaucoup se décourageaient et n'arrivaient pas à tenir ferme dans la foi que Dieu s'occupait d'eux.

Certains ne comprennent tout simplement pas et refusent d'essayer de louer Dieu pour ce qui leur déplaît. « Cela n'a aucun sens ! » disent-ils. « Je ne peux pas louer Dieu pour une chose à laquelle je sais qu'il n'a rien à voir. Comme si Dieu avait quelque chose à voir avec mon bras cassé, ma voiture démolie ou le mauvais caractère de mon mari ! Ce serait insensé de le louer pour de pareilles situations ! »

Bien sûr, cela ne paraît guère raisonnable ; mais la question devrait plutôt être : Est-ce que ça marche ? Est-ce que ça donne des résultats ? Cela paraît insensé que Jésus nous dise de sauter de joie quand nous avons faim ou que nous sommes pauvres ou persécutés. Cependant c'est bien cela qu'il veut que nous fassions. Je lis dans Néhémie 8.10 : « La joie de l'Eternel sera votre force. »

Les flèches de l'ennemi ne peuvent atteindre celui qui est dans la joie et loue le Seigneur. Prenons 2 Chroniques 20 : toute une armée fut défaite quand les Israélites se mirent simplement à louer le Seigneur dans la foi que ce combat n'était pas le leur, mais le sien, comme il le leur avait dit.

Ce message est tout aussi clair aujourd'hui. Ce n'est pas notre combat, c'est celui de Dieu. Tandis que nous le louons, il met nos ennemis en déroute.

C'était triste et décourageant de voir tant de gens refuser de louer le Seigneur. Mon cœur saignait de les voir se débattre dans leurs situations désespérées, dans la misère ou la souffrance. Je demandai à Dieu de me donner la sagesse de comprendre pourquoi ils ne pouvaient accepter ce chemin de la louange. Je le priai aussi de m'enseigner un meilleur moyen de les amener à le louer.



Environ sept mois après avoir expérimenté pour la première fois le rire dans l'Esprit, je me rendis à la retraite de « Camp Farthest Out ». Je pensais pouvoir y profiter d'un temps de repos et de joie dans la communion de frères et sœurs en Christ.

Alors que j'étais assis au fond de l'auditoire, durant un service pour les malades, je fermai les yeux et, sur l'écran de ma vision intérieure, Dieu peignit un tableau. Je voyais un beau jour d'été merveilleusement clair. L'air était rempli de lumière, et tout diffusait une impression de beauté. Mais au-dessus planait un gros nuage noir, au-delà duquel on ne voyait plus rien. Une échelle, dont les pieds reposaient au sol, pénétrait dans le nuage noir. Des centaines de personnes étaient au bas de l'échelle et essayaient de la gravir : elles avaient entendu dire qu'au-dessus de cette masse sombre se trouvait quelque chose

d'extraordinaire qu'aucun œil humain n'avait jamais vu, quelque chose qui procurait une joie incroyable à ceux qui parvenaient à l'atteindre. Chacun essayait de monter et grimpait rapidement jusqu'au ras du nuage. La foule observait la scène pour voir ce qui allait se passer.

En l'espace de quelques instants, le grimpeur retombait en glissant à toute vitesse le long de l'échelle et atterrissait au milieu de la foule, dispersant les gens de tous côtés. Il racontait qu'une fois arrivé dans le nuage noir on perdait tout sens de l'orientation.

Mon tour arriva enfin et je gravis l'échelle. Je pénétraï dans le nuage. Les ténèbres devenaient si intenses que je sentais leur puissance me forcer à presque tout lâcher et à me laisser retomber. Mais, échelon après échelon, je continuai à monter. Et soudain mes yeux contemplèrent la plus intense lumière que j'aie jamais vue : elle était d'une blancheur lumineuse et éclatante, trop glorieuse pour être décrite. En émergeant des ténèbres, je réalisai que je pouvais marcher sur le nuage sans difficultés, à condition de garder les yeux fixés sur la lumière radieuse. Si j'abaissais les regards pour examiner la nature du nuage, immédiatement je commençais à m'enfoncer. Ce n'était qu'en regardant la lumière que je pouvais demeurer sur le nuage.

Puis la scène changea. J'étais à une certaine distance, d'où je pouvais distinguer les trois niveaux : au-dessous, à l'intérieur et au-dessus du nuage.

« Que signifie tout cela ? » demandai-je.

La réponse fut la suivante : « L'atmosphère ensoleillée sous le nuage, c'est la lumière dans laquelle

vivent bien des chrétiens, et qu'ils considèrent comme normale.

L'échelle, c'est celle de la louange. Beaucoup essaient de la gravir et d'apprendre à me louer pour toute chose. D'abord, ils sont pleins de zèle, mais quand arrivent des épreuves qu'ils ne comprennent pas, ils sont troublés et ne savent pas tenir bon. Ils perdent la foi et retombent le long de l'échelle. En tombant, ils font du mal à ceux qui espéraient trouver une vie de louange et de joie continuelles.

Ceux qui réussissent à traverser ces temps difficiles atteignent un monde nouveau. Ils réalisent que la vie, qui leur semblait normale autrefois, ne peut être comparée à celle que j'ai préparée pour ceux qui me louent en croyant que je veille sur eux avec amour. Celui qui atteint la lumière du royaume céleste peut marcher sur le nuage des difficultés, si sombre soit-il, aussi longtemps qu'il détourne les yeux de son problème et les fixe sur la victoire que j'ai accomplie en Christ. Peu importe que cela te paraisse difficile de croire que Dieu est à l'œuvre dans tous les détails de ta vie : continue à gravir l'échelle de la louange et monte toujours plus haut ! »

J'étais ébloui par la vision et son explication, et je me demandais quand Dieu me permettrait d'en faire part à quelqu'un.



A cette même retraite, je rencontrai une femme qui devait faire face à de lourds problèmes au sein de son foyer : la maladie d'une part et des difficultés familiales

d'autre part. Elle avait de la peine à croire que cela servirait à quelque chose de louer Dieu.

Intérieurement, je demandai à être guidé :

— Seigneur, comment l'aider ?

— Raconte-lui ce que tu as vu.

Alors je dis à cette femme : « Vous êtes la première à entendre ceci. » Et je lui racontai la vision. Tandis qu'elle écoutait, je voyais l'ombre se retirer littéralement de son visage et ses yeux s'illuminer d'un regard de joyeuse espérance.

Dans les deux premiers chapitres de l'Épître aux Ephésiens, je découvris ma vision décrite par Paul, en des termes à peine différents :

« ...Béni (loué) soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a bénis de toutes sortes de bénédictions spirituelles dans les lieux célestes en Christ. En lui, Dieu nous a élus dès avant la fondation du monde pour que nous soyons saints et irrépréhensibles devant lui... à la louange de la gloire de sa grâce... lorsque les temps seraient accomplis de réunir toutes choses en Christ... afin que nous servions à la louange de sa gloire, nous qui d'avance avons espéré en Christ... pour que vous sachiez... quelle est envers nous qui croyons l'infinie grandeur de sa puissance se manifestant avec efficacité par la vertu de sa force, qu'il a déployée en Christ en le ressuscitant d'entre les morts et en le faisant asseoir à sa droite dans les lieux célestes au-dessus de toute domination, de toute autorité, de toute puissance... Il nous a ressuscités avec lui et nous a fait asseoir avec lui dans les lieux célestes en Jésus-Christ. »

Jésus-Christ a été souverainement élevé au-dessus des puissances des ténèbres et, selon la Parole de Dieu, notre héritage est là, au-dessus des ténèbres, avec Christ. L'échelle, c'est la louange !

Je prenais de plus en plus conscience de la puissance de la louange, mais aussi de quelques-unes des ruses de l'ennemi.

En cherchant dans ma Bible comment mieux louer Dieu, je fus conduit à lire les versets concernant la puissance que nous avons reçue en Christ sur les forces des ténèbres. Il y avait longtemps que je connaissais le passage de Marc 16 où Jésus promet : « Voici les signes qui accompagneront ceux qui auront cru : en mon nom, ils chasseront des démons, ils parleront de nouvelles langues, ils saisiront des serpents ; s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera pas de mal ; ils imposeront les mains aux malades et les malades seront guéris. »

J'avais demandé à Dieu dans la prière de me montrer si tout cela était valable pour moi, en ce vingtième siècle, et si oui, quand et comment en faire usage.

Je m'étais aperçu que je me sentais souvent mal à l'aise en présence de certaines personnes ; en demandant à Dieu de m'expliquer pourquoi, j'eus la profonde impression que ce qui n'allait pas en elles était de nature démoniaque.

Je priai pour que Dieu me montre ce que je devais faire au cas où je me trouverais face à face avec une telle personne durant une réunion de prière.

Une femme avait été abandonnée, avec ses trois enfants, par son mari soldat. Désespérée, elle avait essayé de se suicider. Elle avait été emmenée d'urgence à l'hôpital, où on avait réussi à la sauver. Après son retour à la maison, des amis l'amenèrent chez moi. Elle était l'image même du désespoir. Ses amis me racontèrent qu'on ne l'avait pas vue sourire depuis des années. Je commençai à lui parler de la manière de louer Dieu, mais je me sentis bientôt contraint de m'arrêter. Je la regardai dans les yeux et j'eus brusquement la sensation qu'il y avait en elle quelque chose de faux et de très mauvais.

Un sentiment de crainte m'envahit : j'étais véritablement face à face avec le mal !

— Seigneur, priai-je intérieurement, au point où en est la situation, je ne peux plus reculer. J'y vais par la foi en croyant que tu agiras.

Regardant la femme droit dans les yeux, je commandai d'une voix forte à l'esprit impur de sortir d'elle, au nom du Seigneur Jésus-Christ et par la puissance de son sang versé.

Le regard fixe de la femme s'éclaira soudain, et elle put écouter ce que je lui expliquai : que Dieu pouvait transformer toutes choses en bien, si seulement elle voulait mettre sa confiance en lui et le louer.

Elle était libérée maintenant et pouvait comprendre ce que je lui disais. Un radieux sourire illuminait son visage. Jésus-Christ avait rompu l'esclavage de la puissance des ténèbres qui voulaient sa mort.



L'aumônier Curry Vaughan junior avait commencé à expérimenter la puissance de la louange dans sa vie. Peu après avoir commencé à louer Dieu pour ses difficultés, il apprit un soir, en arrivant à la maison, que sa fille âgée de deux ans avait avalé un verre d'une sorte de térébenthine concentrée. Elle était à l'hôpital, où on l'avait conduite d'urgence. Curry sauta dans sa voiture et, roulant à tombeau ouvert, fila la retrouver. Sa tête bourdonnait de pensées d'angoisse. Puis, réalisant tout à coup ce qu'il était en train de faire, il réduisit sa vitesse et se mit à louer le Seigneur pour ce qui était arrivé.

A l'hôpital, la fillette avait subi un lavage d'estomac, ainsi qu'une radiographie. Les médecins déclarèrent à Curry que deux choses allaient se produire : premièrement, la fièvre de l'enfant monterait en flèche pendant la nuit ; deuxièmement, il y avait quatre-vingt-quinze pour cent de risque qu'elle fasse une pneumonie.

Curry et sa femme Nancy reprirent leur fille chez eux, prêts à la veiller attentivement comme l'avaient ordonné les médecins.

Arrivé à la maison, Curry prit sa fillette dans ses bras et pria : « Père céleste, je sais que Satan a essayé de m'attaquer de nouveau et je t'en ai loué. Maintenant je proclame au nom de Jésus que Virginia n'aura ni fièvre, ni pneumonie. »

Le lendemain matin, Virginia s'éveilla aussi vive et joyeuse que d'habitude. L'accident de la veille n'eut aucune suite fâcheuse.



Un homme d'affaires influent vint me voir à propos de sa fille adolescente. Je connaissais la famille et savais que la jeune fille avait reçu une part abondante d'amour et d'attention. Cependant elle éprouvait une haine violente à l'égard de sa jeune sœur. Elle la battait et la frappait avec le premier objet lourd qui lui tombait sous la main.

Ses parents, en désespoir de cause, l'avaient conduite chez un psychiatre pour lui faire suivre un traitement adéquat et la gardaient sous tranquillisants. Ils priaient depuis des années, demandant à Dieu de les aider à trouver une solution à ce terrible problème.

En voyant ces crises violentes se multiplier, ils réalisèrent le danger.

Au cours d'un entretien avec les parents, je leur conseillai d'essayer la seule chose qu'ils avaient omis de faire.

— Et laquelle ? demandèrent-ils tous deux.

— Remerciez le Seigneur de vous avoir donné cette enfant pour compléter ce qui vous manquait. Louez-le réellement d'avoir su vous donner exactement ce qui était la plus grande bénédiction pour vous.

Ils pensèrent d'abord que ce conseil dépassait complètement leurs possibilités : ils essayaient depuis des années de résoudre leur problème et ne voyaient pas comment ils allaient tout à coup être heureux de la situation telle qu'elle était. Mais, après avoir consulté ensemble la Bible à ce sujet, nous demandâmes à Dieu d'opérer un miracle et de les aider à le remercier.

Et le miracle se produisit. Peu à peu, ils commencèrent à sentir en eux-mêmes de la reconnaissance, et le manifestèrent. Ils louèrent Dieu tous

les jours pendant deux semaines. Au lieu d'être constamment inquiets et angoissés, ils expérimentèrent la joie et la paix.

Un soir, ils étaient tous réunis au salon. La fille aînée se tenait au milieu de la pièce, un pot de fleurs à la main. Elle fixa ses parents pour attirer leur attention, et, avec un grand sourire, laissa tomber le pot de fleurs qui s'écrasa au beau milieu du tapis. Les morceaux, la terre et les fleurs s'éparpillèrent dans toutes les directions. L'enfant continuait de sourire, attendant la réaction. Mais les parents s'étaient tellement habitués à louer Dieu qu'ils s'écrièrent automatiquement, d'une seule voix :

— Merci Seigneur !

L'adolescente les regarda, suffoquée. Puis, levant la tête vers le ciel, elle laissa échapper :

— Merci, Seigneur, de m'enseigner cela !

A partir de ce moment précis, elle commença à aller mieux.

Ses parents vinrent me voir, tout réjouis du miracle de cette transformation. La puissance de la louange avait agi. Depuis des années, par le moyen de cette jeune fille, Satan tenait cette famille en esclavage. Maintenant son emprise était brisée. Dans l'Épître de Jacques il nous est dit de nous approcher de Dieu et de résister à Satan.

Dans Romains 12.21, Paul nous engage à ne pas nous laisser vaincre par le mal, mais à prendre l'offensive : « Surmonte le mal par le bien ! »

Quelques-uns m'ont demandé si ce principe de la louange ne correspondait pas sous une autre forme au principe de la « pensée positive » (dans le style : Pensez

positif — vivez heureux !). Loin de là ! Louer Dieu en toutes circonstances ne veut pas dire fermer les yeux sur les difficultés. Paul nous dit dans son Epître aux Philippiens : « Ne vous inquiétez de rien ; mais en toutes choses faites connaître vos besoins à Dieu par des prières et des supplications, en *disant merci*. Et la paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos pensées en Jésus-Christ. »

Regarder uniquement le bon côté des choses, c'est souvent un moyen d'échapper à la réalité de celles-ci. Quand nous louons Dieu, nous le remercions non pas *malgré* notre situation, mais *pour* notre situation telle qu'elle est.

Nous n'essayons pas d'éluder nos difficultés ; au contraire, Jésus-Christ nous montre la façon de les vaincre.

Il y a une échelle de la louange, et je suis convaincu que chacun, sans exception, peut commencer à louer Dieu à l'instant même ; quelles que soient les circonstances dans lesquelles il se trouve.

Pour que notre louange atteigne le degré de perfection souhaité par Dieu, il faut qu'elle soit dénuée de toute idée de récompense. La louange n'est pas un marchandage avec Dieu. Nous ne disons pas : « Je t'ai loué au milieu de ce gâchis, alors fais m'en sortir maintenant ! »

Louer Dieu d'un cœur pur signifie que nous devons laisser Dieu purifier nos cœurs de tout motif douteux et de tout désir inavoué. Il nous faut expérimenter

la mort à nous-mêmes afin de pouvoir revivre avec Christ en nouveauté de cœur et d'esprit.

Nous sommes morts à nous-mêmes — c'est un fait accompli (Rm 6.6). Mais plus nous le croyons, plus cela devient une réalité pratique en nous — et j'en arrive à la conviction que cette mort ne peut être pleinement réalisée qu'au travers de la louange.

Dieu nous appelle à le louer, et la forme de louange la plus élevée est celle que décrit Hébreux 13.15 : « Par lui (Christ) offrons sans cesse à Dieu un sacrifice de louange, c'est-à-dire le fruit de lèvres qui confessent son nom. »

Le sacrifice de louange s'offre quand tout est sombre autour de nous ; nous l'offrons à Dieu d'un cœur lourd — nous l'offrons à Dieu pour le remercier d'être Dieu, Père et Seigneur.

Je ne crois pas qu'il soit possible de louer Dieu de cette façon sans avoir expérimenté le baptême dans le Saint-Esprit. Lorsqu'à n'importe quel échelon nous commençons à louer Dieu, notre être se trouve de plus en plus rempli de son Esprit.

Louer Dieu sans cesse fait progressivement diminuer notre « moi » et fait grandir Christ en nous, jusqu'au point où, avec Pierre, nous nous réjouissons « d'une joie ineffable et glorieuse ».

« Et une voix sortit du trône : Louez notre Dieu, vous tous ses serviteurs, vous qui le craignez, petits et grands !

Et j'entendis comme la voix d'une foule nombreuse, comme un bruit de grosses eaux, et comme un bruit de forts tonnerres, disant : ALLELUIA ! Car le Seigneur notre Dieu Tout-Puissant est entré dans son règne. » (Apocalypse 19.5-6).

Les questions ou réflexions au sujet de ce livre peuvent être adressées au pasteur responsable des Editions Foi et Victoire, à l'une des deux adresses suivantes :

Editions Foi et Victoire
2, chemin du Grand Muveran
1860 Aigle
SUISSE

Editions Foi et Victoire
rue du Moulin Enragé
761 70 Lillebonne
FRANCE

Table des matières



I	Prisonnier	5
II	Libéré	19
III	La recherche	31
IV	Soyez remplis de l'Esprit	38
V	Par sa puissance en nous	47
VI	Au Vietnam	63
VII	Réjouissez-vous !	80
VIII	Louez-le !	97

Du même auteur aux Editions Foi et Victoire



DE LA PRISON A LA LOUANGE
Merlin Carothers a trouvé Dieu, reçu le baptême dans le Saint-Esprit et découvert le secret de la louange.



PUISSANCE DE LA LOUANGE
La louange transforme les situations les plus critiques.



REPONSES A LA LOUANGE
L'auteur a voulu éditer les témoignages de ses lecteurs accompagnés de réponses bibliques percutantes.



OBSTACLES A LA LOUANGE
Ce livre et les commentaires bibliques que vous y trouverez sont très différents de ce dont vous avez l'habitude. Vous pouvez écouter mille sermons et lire mille livres chrétiens sans jamais y trouver un seul mot du thème central de ce volume.



PECHES SECRETS
Dieu nous a procuré un moyen simple d'être délivrés de nos péchés secrets.



LA LOUANGE REND HEUREUX
La louange : le secret du bonheur durable.



L'ARME SECRETE DE DIEU
Elle est efficace et à votre disposition aujourd'hui même. Ce livre explique comment elle peut changer votre vie et de quelle façon vous l'approprier.



LA PUISSANCE DE LA FOI
Vous serez en mesure d'aider d'autres à savoir comment s'emparer eux-aussi de la Puissance de la Foi.

De la prison à la louange

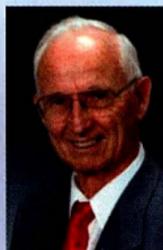
On ne lira pas ce livre — on le dévorera. Car il fait suivre au lecteur, pas à pas, le chemin sinueux d'une vie peu ordinaire : un parachutiste, expert en sabotage durant la seconde guerre mondiale, condamné pour désertion et récidive de vol qui devient pasteur, puis aumônier militaire !

Mais surtout l'auteur vous fait partager, pas à pas aussi sa découverte du secret de la louange. Dire merci à Dieu en toutes choses. Non pas malgré toutes choses, mais pour toutes choses.

Des pages mouvementées. Des pages surprenantes parfois. Mais qu'on ne s'offusque pas. C'est de l'authentique du vécu. C'est la façon de l'auteur d'exprimer sa foi, une foi qui libère la puissance de Dieu. Et cette foi, il vous la communique, elle vous fortifie, elle vous fait pénétrer dans un monde nouveau.

Un livre qui, sans exagération, a révolutionné notre vie et celle de milliers d'autres, en leur donnant une dimension toute nouvelle, une vision toute nouvelle d'un Dieu et Père souverain, aimant, qui s'occupe de tous les détails de notre existence.

Les traducteurs



Merlin Carothers

Dans son premier livre, cet officier de carrière de l'armée de l'air américaine raconte comment il a trouvé Dieu, reçu le baptême dans le Saint-Esprit et découvert le secret de la louange en toutes circonstances.

ISBN 978-2-88027-006-3



9 782880 270063



DE PRISON A LOUANGE 10,40 €

TEMREC
01102018

FEVD010
F07B00